

DÉTECTIVE

Le carré des suppliciés



Ce document sensationnel a été pris quelques instants après l'exécution de Gorguloff. Le corps décapité du supplicié, que les aides du bourreau sont venus livrer au cimetière d'Ivry, a quitté le panier sinistre pour un mince cercueil de bois blanc... C'est, au petit jour, l'inhumation provisoire dans le coin désolé des condamnés à mort où nulle croix, nulle fleur ne sont tolérées.

(Lire, pages 3, 4 et 5, les dramatiques révélations de Luc Dornain et de Marcel Montarron.)

PARTOUT

Vieillesse pourpre

La démission de l'actuel exécutif des Hautes-Œuvres, annoncée en janvier, allait être ratifiée par M. Paul Doumer, quand celui-ci fut assassiné. La Chancellerie pria alors Deibler de patienter.

Dans son entourage, le bourreau, sûr de guillotiner Gorguloff, avoua que cette courte reprise de fonctions ne lui déplaissait pas, les exécuteurs de justice ayant, eux aussi, leur point d'honneur. Anatole Deibler se souvenait avec émotion que Louis Deibler, son père, avait, en 1894, exécuté Caserio et avait terminé « en beauté » sa carrière en décapitant, à Bourg, le 31 décembre 1898, Vacher, le plus grand criminel du siècle dernier.

Anatole, lui, après avoir racourci le fameux Landru, désirait vivement s'assurer la tête du Russe au « dieu vert ».

C'est chose faite, le fils a connu les mêmes émotions que le père, et Anatole Deibler, en résiliant bientôt sa sinistre charge, va pouvoir couler une vieillesse peut-être exempte de cauchemars dans sa luxueuse demeure d'Auteuil, toute blanche et rouge, avec ses fenêtres à guillotine — mais oui ! — et son garage en sous-sol, où sont actuellement remis les coupereils et la nouvelle automobile du bourreau, une conduite intérieure du type le plus récent, la 3520. R. F. 7, qui l'amena pour la première fois sur le boulevard Arago, l'autre matin, vers trois heures.

■ ■ ■

Le Père Gillet

C'est une curieuse figure que celle du Père Gillet qui assista Gorguloff dans ses derniers instants. Né près de Grenoble, il fut longtemps moine à la Trappe d'Aiguebelle, d'où ses hérésies théologiques le firent chasser. Il se réfugia à Amé-sur-Meuse, en Belgique, chez un missionnaire orthodoxe, le père Eugène Coullomb, qui l'envoya en Galicie, près du Métropolitain oriental Septisky, évêque de Lambert, dont il devint le secrétaire.

Revenu en France avec l'habit des popes, il s'en alla fonder à Nantes une chapelle orthodoxe française et il convertit cinq ou six cents Bretons, ancrés pourtant dans une foi millénaire. Accueilli à St-Cloud, voici deux ans, par le comte Ignatieff, il créa dans une cave le premier sanctuaire du nouveau culte. Seul aumônier orthodoxe des prisons et des hôpitaux de Paris, sa soutane lustrée et rapiécée dit assez combien il se saigne aux veines pour ses misérables ouailles.

Il n'a vu en Gorguloff qu'un malheureux fou, et, interrogé après l'exécution sur ce qu'il pensait de la peine de mort, il assura :

— Un chrétien ne saurait admettre cette chose !

Méprise de coiffeur

Un riche négociant de New-York, Mr Leepmann, demanda le divorce sous prétexte que sa femme venait de se faire teindre les cheveux en roux, et que, ne la reconnaissant pas ainsi, il lui était impossible de continuer avec elle la vie conjugale. Le tribunal, complaisant, donna suite aux arguments du mari et prononça le divorce.

Alors, Mrs Leepmann intenta un procès au coiffeur, car — disait-elle — elle n'avait pas voulu se faire teindre en roux, mais en « bronze » et ce fut, d'après elle, la méprise du coiffeur qui aurait détruit le bonheur de son foyer. Cette fois encore, le tribunal se montra complaisant, et Mrs Leepmann gagna son procès.

Le piquant de l'histoire, c'est que Mrs Leepmann, sur laquelle ces deux procès successifs avaient attiré l'attention du public, produisit, avec ses cheveux roux, un coup de foudre sur un marchand d'automobiles, qui lui demanda sa main et l'épousa sur le champ !

■ ■ ■

Une chute heureuse

Dans un bar clandestin de Philadelphie, des détectives effectuèrent, l'autre jour, une perquisition de domicile. Soudain, l'un d'eux tomba, par une trappe dissimulée, dans une cave, juste sur le tapis vert d'une grande table autour de laquelle des messieurs en habit et des dames en toilette de soirée, jouaient à un jeu de hasard défendu.

Le détective se ressaisit bien vite : il nota la liste des participants au jeu, et arrêta le tenancier du local.

■ ■ ■

Évasion sensationnelle

On vient de signaler la disparition de Léon Kræmer, qui s'est évadé de la prison de Great Meadow, près de New-York, et qui est considéré comme l'un des plus dangereux malfaiteurs internationaux.

Cambriolages, effractions de coffres-forts et autres exploits du même genre ont valu au criminel une fortune considérable et... plusieurs détentions dans des geôles d'Amérique et d'Angleterre.

En 1927, il fut écroué à Dannamora, et tenta d'y fomenter une révolte, accumulant armes et munitions dans la prison et poignardant un gardien à l'aide d'une cuiller aiguisée.

Kræmer a réussi à s'évader de Great Meadow, grâce à la complicité d'un autre détenu, chargé de conduire l'auto-camion de la prison.

Publicité

de « Détective »

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.



La brigade fluviale recherche un noyé dans la Sprée

L'OFFICE DES DISPARUS

■ ST-CE la crise économique, doublée d'une crise de moralité certaine, qui obère ainsi, depuis quelques années, le pourcentage des disparitions — à la suite de drames ou de suicides —

Toujours est-il que, chaque mois, plus de 1.000 Allemands sont déclarés « disparus » à la Préfecture de Police de Berlin. Sur ce nombre, 540 habitants de Berlin même disparaissent en un mois, soit 17 par jour.

Certains d'entre eux ont, sans doute, quitté volontairement et secrètement leur domicile pour aller se fixer ailleurs ; mais la plupart ont été victimes d'un crime, d'une mort subite dans la rue, d'un accident mortel causé par le trafic intense de la circulation, ou se sont donné la mort.

Dès qu'une de ces disparitions est signalée à l'Office Central de la Pré-

fecture de Police de Berlin, un appareil administratif gigantesque et très perfectionné est immédiatement déclenché : des rondes de la police des rues et des brigades fluviales multiplient les recherches, s'efforçant de rendre une vie humaine à la société. Les moindres indices susceptibles de mener à un résultat pratique sont précieusement recueillis et enregistrés, avec une patience et une science professionnelle accomplies, au « Fundamt », c'est-à-dire à l'Office des Disparus.

Il a pu être établi, grâce à tous ces renseignements rassemblés et comparés, que la misère engendrée par la crise économique cause environ de 4 à 6 suicides par jour à Berlin. Les accidents de la rue font 2 victimes chaque jour, sans qu'on puisse toujours parvenir à les identifier. 25 cadavres par mois environ demeurent à jamais anonymes. Mais 80 % des disparus arrivent cependant à être identifiés, grâce aux recherches laborieuses et scientifiques du « Fundamt ».

Pour ce qui concerne les opérations de la brigade fluviale, sitôt qu'un suicide y est signalé, des agents de cette brigade partent sur la Sprée dragner le fleuve au moyen de cordes munies de crochets et dont l'une est fixée à la rive. Une sorte de code des fleuves est établi par plans et par cartes, permettant d'avertir immédiatement toutes les stations de police auprès desquelles le corps d'un noyé est



Une mère vient de reconnaître le costume que portait son fils.



On établit une carte d'identité de chaque individu disparu.

susceptible d'être entraîné par les flots.

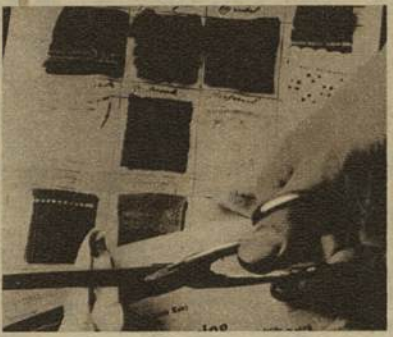
A l'Office, des sténographes enregistrent toutes les données concernant la physionomie, le vêtement, l'état-civil des personnes disparues ou des cadavres inconnus. Ce signalement complet est transmis par tous les postes de radio d'Allemagne, et ce moyen s'est révélé très efficace pour toucher un vaste public et pour précipiter l'identification des cadavres. De plus, dans un des halls de la Préfecture de Police de Berlin, ouvert au public, les photographies de tous les disparus sont constamment affichées, et les visites de parents ou d'amis éplorés ne cessent d'affluer dans ce service.

Il n'y a pas actuellement dans le monde un Office des recherches aussi judicieusement organisé.

M. S.



Une carte fluviale a été soigneusement dressée par l'« Office ».



On échantillonne aussi tous les vêtements des disparus.



Et on expose leurs photos dans un hall de la Préfecture de Police où ne cesse d'affluer une foule émue.

POUR

Détrouseurs de l'épargne

■ propos de certains financiers qui sont actuellement en difficulté avec la justice, nous n'avons pu nous empêcher de signaler les différences de traitement trop marquées, quant à l'application de la liberté provisoire ou de la détention préventive...

Les grands escrocs, qui ont manœuvré avec des dizaines ou des centaines de millions, connaissent rapidement les douceurs d'un régime de liberté, alors que des délinquants, infiniment moins dangereux, et dont la faute n'eut pas les mêmes conséquences, sont soumis à des rigueurs beaucoup plus rudes.

Nous n'avons pas le goût des polémiques stériles ; nous ne poursuivons qu'un but : assurer plus de justice.

Notre précédente chronique nous conduit ainsi tout naturellement à exposer une insuffisance du Code pénal

qui n'est plus adapté, semble-t-il, aux agissements d'une bande de requins géants, dont les ravages ont été singulièrement favorisés par les circonstances économiques de l'après-guerre.

Toute une petite épargne dévastée, des économies dilapidées : le tableau est facile ; il a été souvent traité. Nous ne tenons pas à reprendre ce thème rebattu, mais à apporter quelques suggestions efficaces.

Il faut renforcer le pouvoir des juges, aggraver des peines qui sont ridiculement faibles.

Détourner des fortunes, cela ne s'appelle pas voler, mais commettre un abus de confiance ; il ne s'agit pas seulement d'une différence de terminologie, mais d'une différence de châtiment. On vous a confié de l'argent ; vous le dilapidez ; c'est moins grave, dit le code, que si vous l'aviez volé. Le vol est puni d'une peine de cinq ans au maximum ; l'abus de confiance, de deux ans.

Et, quel que soit le montant de la somme détournée, le coupable n'en court que cette sanction. A ce compte, on conçoit que les tentations aient été fréquentes... La chronique judiciaire fournit à cet égard une statistique impressionnante.

TOUS

L'opinion que nous émettons ici fut, il y a trois ans, celle du jury de la Seine : il avait à juger un banquier, qui avait détourné une trentaine de millions dans des spéculations audacieuses. Condamné par le Tribunal correctionnel à deux années d'emprisonnement — le Tribunal ne pouvait faire mieux — le financier fut ensuite traduit devant la Cour d'assises, parce que, étant en faillite, il avait vendu clandestinement son mobilier de salon.

Au fond, cet acte qualifié de banqueroute frauduleuse était moins grave que le détournement des trente millions... Mais le jury, appliquant le code à la lettre, ayant le sentiment qu'il réparait ainsi une injustice, prononça une condamnation à vingt ans de travaux forcés. Le verdict fut accueilli avec stupeur : il n'était que le reflet rigoureux de l'équité.

Qu'on sévisse plus durement contre les détrouseurs de la fortune d'autrui : ce sera une première consolation pour les victimes.

VIENT DE PARAÎTRE

Deux romans de la collection

SUCCÈS

5 fr.



Exclusivité Hachette

DÉTective

ADMINISTRATION
PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI^e)
TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

RÉDACTION

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES.....	65,»	35,»
ÉTRANGER (TARIF A).....	85,»	45,»
ÉTRANGER (TARIF B).....	100,»	55,»

DÉTective



Tout le long des murs sombres de la Santé se masse un imposant service d'ordre.

A peine l'exécution est-elle terminée, que ceux des aides de Deibler qui ne transportent pas le décapité à Ivry se hâtent de démonter la guillotine.

LE CARRÉ DES SUPPLIÉS

Hissés sur le socle de la statue du Lion de Belfort, des curieux attendent le fourgon.



Louis XV avec un canif, fut écartelé place de Grèves, à midi, devant cent mille Parisiens en habits de fête, et les enfants juchés sur les épaules de leur père. Du temps a passé. Camille Chauvigny, ministre de l'Intérieur, avait télégraphié au Parquet :

« Tenez le moment de l'exécution caché le plus longtemps possible et ne distribuez qu'un minimum de laisser-passer. »

Pourtant la nouvelle officielle, partie vers quatre heures de l'après-midi de la préfecture, s'était installée sur Paris avant la nuit.

■ ■ ■

C'était un soir doux. Sur le pas des portes, dans les quartiers populeux, les hommes s'interpellaient sans crier : « Alors, il paraît que c'est pour demain ». Et les patrons de bars, en murmurant, la bouteille de vin blanc au poing : « Misère, tout de même ! » ne savaient pas eux-mêmes s'ils plaignaient le bon Président ou l'assassin illuminé.

Paris ignorait s'il haïssait vraiment Gorguloff. Mais il était d'un coup soulagé parce qu'il sentait que quelque chose d'inévitable allait s'accomplir, que la légende allait être complétée, que la dernière touche serait mise à l'image d'Epinal.

Tout de suite après le dîner, les gardes républicains casqués de cuivre, en manteaux noirs, avaient balayé le boulevard Arago, avaient construit dans la ville une belle place vide, un plateau morne que traversait pourtant depuis quelques heures un souffle insensé de passion.

Aux terrasses des cafés de Montparnasse, on avait vu arriver, après minuit, les journalistes auxquels avait été distribuée l'extraordinaire invitation, la carte blanche rayée de mauve où, dans l'après-midi, les commis de la Préfecture avaient en hâte inscrit au tampon une date : 14 septembre, la date de la mort d'un homme.

Et cela, d'ailleurs, que, le 13 septembre, des gens raisonnables et doux puissent, avec calme, avec indifférence, avec application, inscrire sur des morceaux de carton, dans la mesure où ce travail ne dépasse pas leur huit heures syndicales : « Demain 14, tel homme mourra » est la glorification magistrale de l'ordre et la faillite de la solidarité sentimentale.

■ ■ ■

Vers trois heures, ces privilégiés, par petits groupes, montèrent vers Denfert-Rochereau et le boulevard Arago. Déjà suintaient de partout, vers les barrières étanches, une foule étrange qui traînait une odeur de boîtes de nuit, aux lèvres des souvenirs de musique de jazz, à la poitrine des fleurs fanées. Et puis, mêlés, des ouvriers levés plus tôt, des travailleurs de la nuit décidés à se coucher plus tard, une masse confuse, moins appelée par la curiosité puisqu'elle savait qu'elle ne venait que par la nécessité obscure d'être là.

C'est alors, les barrières passées, dans le vide de la rue traversée de silhouettes vagues, qu'un sentiment saute à la gorge, précis et insoutenable, celui de la complicité.

Tous ceux qui sont là, journalistes, policiers, magistrats, se connaissent ou ont l'air de se connaître. Et c'est sans doute pour se défendre contre cette hantise, cette gêne, cette impression de former une sorte d'organisation, de complot, que tous s'essayaient à des plaisanteries lourdes, à un cynisme maladroît et faux.

Tout le drame est chez les assistants, chez ces professionnels des faits-divers qui s'efforcent de n'être pas terrorisés. Tout : les figures blêmes où bleuit la barbe, les yeux noirs par la veillée. C'est sur eux que pèsent les impressions mélodramatiques de l'aube blême, de la cloche du couvent des Visitandines, du hennissement plaintif des chevaux des gardes républicains. Celui qui paraît simple, c'est le petit vieillard en veston gris qui se promène, les mains derrière le dos, entouré d'effroi, qui remue les cordes de la guillotine et qui, lui, semble faire un effort de prestige pour assurer à tous ceux-là qu'il ne va rien se passer d'effrayant.

— Voyons, puisque moi, moi le bourreau, je suis si apaisé, si sûr de mes nerfs !

Alors les gardiens de la prison sortent les uns

après les autres, en baillant, et chacun apporte, selon une progression lente et admirablement réglée, un épisode au drame :

— On l'a réveillé. On lui lit la messe. Il parle de sa femme, de sa patrie, de son idée. Il est bien, il est très bien.

On est soulagé de savoir ou de croire qu'il est « très bien », que cet homme trouve naturel de mourir. Et c'est cette idée invraisemblable d'imaginer cette résignation, cette inertie chez le condamné, qui force à prendre pour véritables acteurs de la tragédie les avocats, le curé, le bourreau.

■ ■ ■

Le fourgon est apparu dans le boulevard, sortant de la rue de la Santé. Il avance lentement, interminablement. Il est tombé, sur le groupe serré autour de la guillotine, un silence naturel, le plus définitif, le plus pur que je connaisse, impossible à organiser ni à reconstituer, le silence de gens qui ont peur ou honte pendant trente secondes de vivre devant un mort vivant.

Car on ouvre les portes de ce fourgon. Gorguloff apparaît, athlétique, tendu en avant. C'est le moment où le condamné à mort est surhumain, où il existe vraiment, visuellement, une zone franche entre la vie et la mort, celle où des vivants épouvantés saluent un mort qui parle et qui marche, où on espère encore un mot de plus quand on a déjà entendu le bruit du couperet.

Luc DORNAIN.

Vers la tombe maudite

Le jour était levé maintenant et la vie, de toutes parts, renaissait. Les arroseuses municipales balaient la chaussée. Des groupes se formaient aux arrêts du tramway. Seuls, les bistrotiers de la longue avenue, avec leurs vitres illuminées, évoquaient encore les dernières ombres de la nuit qui venait de mourir.

C'est alors que les passants, habitués de cette heure matinale, remarquèrent que cette route de banlieue n'avait pas son visage de chaque jour. Il y avait d'abord, de place en place, échelonnés le long du trottoir, trop d'agents accoudés à leurs bicyclettes et qui semblaient tous fixer l'extrémité de l'avenue, là-bas, vers la barrière d'Italie. Il y avait aussi, aux fenêtres des immeubles, trop de têtes penchées. Et dans l'air, enfin, on ne savait quoi d'insolite et de trouble.

Il était six heures du matin.

Il y avait exactement six minutes que Paul Nicolas Gorguloff, le régicide, venait d'avoir la tête tranchée.

Et l'on attendait que sa dépouille passât dans le fourgon funéraire qui l'emportait, au cimetière d'Ivry, au carré des suppliciés.

Un grand quart d'heure s'écoula. Puis, soudain, il y eut, venus d'on ne sait où, de brefs coups de sifflet. Le service d'ordre se raffermir. Des agents cyclistes passèrent, rapides comme des estaffettes. Des consignes furent transmises. Alors, dans le silence brusquement redevenu maître de la rue, on entendit, singulièrement sonores, des pas de chevaux qui se rapprochaient. Une longue limousine noire ouvrait lentement la marche. Puis, entouré de gardes à cheval dont les sabres nus luisaient sous le ciel gris, s'avancait au petit trot, presque au pas, mais avec un étrange bruit de ferraille, l'extraordinaire guimbarde noire qui, les nuits d'exécution, semble tout à coup surgir des profondeurs de la terre.

Les morts vont vite, de nos jours. Il existe pour les plus déshérités d'entre eux de rapides corbillards automobiles qui en quelques minutes rejoignent les plus lointains cimetières de banlieue. Le règne de la vitesse ne connaît plus de privilèges.

Mais les condamnés à mort ne bénéficient pas d'une telle hâte. C'est au pas de vieux chevaux endormis qu'ils vont à l'échafaud. C'est au pas de ces mêmes vieux chevaux, dans le fracas de la même vieille guimbarde aux roues grinçantes, qu'ils vont, ensuite, au champ de l'éternel repos.

L'étrange cortège suivait maintenant la populeuse route de Fontainebleau. Quelques initiés se découvraient au passage de la voiture funéraire. Les autres regardaient, stupéfaits, s'éloigner entre son escorte de gardes, sabre au clair, ce vieux fourgon provincial et centenaire, sans penser que l'homme bien vivant qu'il transportait tout à l'heure gisait maintenant, en deux morceaux, dans une malle de voyage, — une grande malle en osier, brune, couleur de sang séché.

Je suivis le sinistre convoi jusqu'à la Porte sud du cimetière d'Ivry où se tenaient, pour le recevoir, le commissaire de police de la circonscription et le conservateur dudit cimetière. Il y eut alors un léger temps d'arrêt. Juste assez, semblait-il, pour s'assurer qu'on ne se trompait pas de convoi. Puis la voiture entra dans le cimetière, toujours escortée de ses gardes à cheval.

Le carré des suppliciés n'est pas très éloigné de la Porte sud. Par la première allée transversale, on y accède, à droite, au bout de quelques mètres. C'est un petit espace nu et recouvert de sable, bordé au fond par le mur de clôture du cimetière. Rien, en temps ordinaire, ne le désigne à l'attention du public. Aucun signe, aucune marque. On pourrait passer bien souvent devant ce petit terrain sablé sans savoir que c'est ici qu'on a inhumé, depuis des années, tous les condamnés à mort à qui on a tranché la tête. Le carré est si petit. Mais combien sont-ils là ? On ne comprend pas tout d'abord comment cet espace exigu peut encore, depuis le temps qu'on y creuse des fosses, recevoir le corps de chaque nouveau supplicié.

Cette énigme ajoute plus de tragique encore à la macabre et brève cérémonie qui va se dérouler.

Le fourgon funéraire est venu se ranger le long du trottoir, face au petit carré. Les gardes à cheval, dominant les tombes, sont restés un peu à l'arrière. On a préparé, pour prendre livraison du corps mutilé de Gorguloff, un frêle cercueil sans poignées, sans ornements, sans plaque d'identité, et fait ouvrir, dans l'espace sablé, une fosse réglementaire.

Le bourreau n'est pas venu lui-même livrer son travail. M. Deibler a délégué ses deux aides, et ce sont eux qui descendent du siège de la vieille guimbarde pour venir ouvrir les sombres portes. Il y a un bruit de targette qui glisse, de gonds qui grincent. Le panier est là, posé à même le fond du fourgon, comme une malle dans une voiture de déménagement.

Les fossoyeurs s'approchent et descendent la malle en osier sur le bord du trottoir. Les aides en soulèvent le couvercle. Il y a parmi les quelques spectateurs de cette scène sinistre un léger mouvement de recul. On sait que l'assassin du Président de la République était un colosse. La mort le fait paraître plus grand encore. Est-ce parce qu'on ne voit tout d'abord que son énorme torse nu sous la chemise écharnée, ses longues jambes et les escarpins vernis de ses pieds ligottés. L'un de ces escarpins d'ailleurs a glissé du pied. On s'aperçoit que Gorguloff avait mis pour mourir des chaussettes noires, assez fines, des chaussettes de cérémonie.

Mais, tout ceci n'est rien, d'ailleurs, à côté de l'horreur du cou tranché, soudain apparu tandis que les fossoyeurs soulèvent, pour enlever les cordes qui lui maintenaient les bras, le colosse décapité. Cette masse de chair saignante, pantelante même...

— Il est mal taillé, murmure quelqu'un, sur un ton professionnel.

— Il paraît, dit un autre, qu'il s'est écoulé plusieurs secondes entre le moment de la bascule et la chute du couperet...

Je me souvenais, en effet, du temps assez long, anormal, terrible, qui avait précédé le bruit sourd du couperet qui tombe. Les spécialistes des exécutions capitales avaient alors confusément senti que la mise à mort n'avait point la sûreté, la rapidité d'éclair habituelles, que le terrible rouage n'avait pas joué avec sa précision ordinaire.

Que se passait-il donc ? Il était malaisé de bien s'en rendre compte sur place. Comme sur un signe convenu, les lampadaires du boulevard Arago s'étaient justement éteints au moment où

Au moment même où l'exécution de Gorguloff vient à nouveau d'attirer, sur le supplice de la guillotine, l'attention émue du grand public, nous avons voulu présenter à nos lecteurs un reportage complet sur le destin tragique du condamné à mort.

Ce ne sont pas seulement les secondes effroyables de l'exécution que nous avons désiré évoquer ci-dessous, mais encore ce qu'il advient des débris sanglants du « supplicié » quand ils ont été transportés au « carré » du cimetière d'Ivry.

Jamais, jusqu'ici, le public ne s'était préoccupé du fourgon de Deibler partant avec ses tronçons funéraires de la rue de la Santé pour Ivry. Le reportage sensationnel et absolument inédit de Marcel Montarron va, pour la première fois, conduire le condamné à mort jusqu'à ce qu'il est convenu d'appeler son « champ de repos ».

Exécutions

Les efforts courageux des défenseurs pouvaient leururr les profanes et les étrangers. Ceux qui connaissent les règles, les réflexes de l'ordre social d'un pays savaient que l'assassin du Président de la République appartenait au bourreau. Le lendemain de l'attentat de la rue Berryer, on calculait déjà la date approximative de l'exécution et, au début de l'été, dans les salles de rédaction, on disait :

— Je rentrerai de vacances juste au moment de la mort de Gorguloff. Damiens, pour avoir éraflé le flanc de

LE DES SUP



Le supplice vient de finir et la foule, rompant les barrages, se précipite vers la guillotine.

Le fourgon macabre arrive sur le carré des suppliciés, au cimetière d'Ivry. Gardes républicains et policiers encerclent le panier de son que l'on transporte vers la fosse maudite.

cercueil de Gorguloff glisse dans la fosse et les spectateurs se recouvrent. Car le prêtre qui tout à l'heure accompagnait le condamné à l'échafaud n'est pas là. Ni le procureur qui lui annonçait qu'il devait se préparer à mourir. Ni le bourreau dont la main s'énervait, tandis qu'on ajustait l'homme sur la bascule. Il n'y a là qu'un commissaire, que quelques gardiens en uniforme, et que M. le Conservateur du cimetière qui, d'un crayon administratif, ajoute un nom et une date sur le petit carnet dont la liste s'allonge à chaque exécution.

Déjà les fossoyeurs, à grands coups de pelle, rebouchent la fosse. Il n'y a pas une minute à perdre. Il faut que dans quelques instants tout soit comblé, tassé, resablé, qu'il ne reste rien de la tombe maudite où l'on a couché l'homme qui a tué...

Repasser le soir même. Vous ne verrez à nouveau qu'un espace nu, où s'allongent les ombres des tombes voisines et qu'un gardien qui, si vous approchez trop près de l'espace sablé, vous fait signe de passer votre chemin.

C'est la dernière garde devant le condamné.

Le mort n'appartient à sa famille que le jour où celle-ci le fera exhumer pour le conduire dans quelque autre cimetière, dans une fosse particulière. Et encore n'a-t-elle le droit d'inscrire sur sa croix que ses initiales. Si le supplicié n'est pas réclamé par sa famille, la Faculté de Médecine viendra en prendre livraison. L'homme en deux morceaux ira à Clamart; on ne videra dans la fosse d'Ivry que le fond du panier d'osier... un peu de sciure et un peu de sang.

Ainsi Gaucher, l'assassin du bijoutier de l'Avenue Mozart, ayant été exhumé du cimetière d'Ivry, pour être enterré à Thiais, la fosse où il avait été couché fut rebouchée, puis à nouveau ouverte la veille du matin où devait être exécuté Boyer.

Boyer gracié — gracié en raison de la mort du Président de la République, tué par Gorguloff — la fosse fut recomblée.

Et c'est dans cette même fosse qu'est enterré provisoirement Gorguloff, jusqu'à ce que sa femme le fasse exhumer.

Tel est le secret du carré des suppliciés. Les condamnés à mort n'y font qu'un court séjour et ceux qui ne sont réclamés ni par leur famille, ni par la Faculté de Médecine, sont si peu nombreux que l'étroit espace sablé est toujours assez grand pour recevoir les nouveaux suppliciés !

■ ■ ■

Le fourgon noir, son panier et son escorte sont repartis. Les spectateurs de la sinistre cérémonie quittent à grands pas le cimetière. Et le mouvement de la rue les absorbe si vite, que la dernière vision de l'assassin de l'illustre vieillard s'efface dans la grisaille de cette longue avenue de banlieue, toute entière soumise à la loi du travail.

Pour moi, je vois encore le cou déchiqueté du supplicié et j'entends encore monter, devant l'échafaud, ses dernières paroles, chantantes comme une plainte d'agonie :

— Russie... Sainte Russie !

Au bord de la mort, Gorguloff n'avait point changé son visage de fou mystique. S'il fut un simulateur, il faut avouer qu'il a joué ce rôle jusqu'à cette suprême minute où nul ne songe plus à tromper.

Pour ceux qui le veillèrent jusqu'au matin de l'expiation, Gorguloff laissera surtout le souvenir d'une extraordinaire absence d'angoisse. Depuis son retour à la Santé, depuis le 27 juil-

let, il menait une existence apparemment normale. Il mangeait bien. On ne lui ménageait pas la nourriture. Viande à tous les repas. Double ration de pain et de légumes. Un quart de vin, au déjeuner comme au dîner. Et ceux qui l'observaient à travers le judas de sa cellule, toujours éclairée, pouvaient remarquer qu'il dormait bien. Nulle gêne apparente, nul trouble extérieur dans le sommeil de cet homme condamné à mourir. Nulle plainte non plus. Il avait, comme tous les condamnés à mort, les pieds entravés par des chaînes et on ne lui détachait les mains que pour lui permettre de manger. Il ne se plaignait jamais. Il semblait atteint d'une sorte d'anesthésie physique qui lui faisait oublier la meurtrissure des chaînes et des menottes. Et c'est sans un mot de révolte qu'il descendait, le matin, ainsi entravé, à la sinistre promenade dans la cuve des morts-vivants.

Mais il écrivait avec ardeur. Le besoin est fréquent chez les condamnés à mort, n'est-ce pas ? Chez Gorguloff, cela devint une sorte de passion. On peut même dire que les feuillets qu'il écrivait pendant les cinquante jours qui ont précédé son exécution formeraient, reliés, un véritable volume. Il écrivait à tout le monde : à M. Légrain, qui soutint à la barre la thèse de la peine de mort. Au Procureur Général, qui réclama sa tête. Aux directeurs de plusieurs journaux parisiens. Et même au Roi d'Angleterre, à qui il adressa une lettre politique. Lettres incohérentes, comme d'habitude, reconnaissantes ou furieuses, reproches aux mêmes personnes de l'avoir défendu, de l'avoir condamné, de l'avoir déshonoré, de l'avoir réhabilité.

Car il ne cessait de parler de sa fameuse ca-

Gorguloff était apparu, livide, à la porte du fourgon, soutenu par les aides, et l'on avait été ainsi brusquement plongé dans une pénombre qui n'était pas la nuit mais qui n'était pas tout à fait le jour.

Il sembla bien à certains, pourtant, que Gorguloff, avec son cou de taureau, ses épaules de colosse, s'ajustait mal à la machine de mort au gabarit égal pour tous, et qu'on avait dû, pour mieux lui trancher la tête, le pousser, l'appuyer contre la lunette, lui maintenir la tête par les oreilles. Cruelles secondes pendant lesquelles le bourreau avait, pour la première fois, senti sa main trembler.

Allait-il, pour une de ses dernières exécutions, et quelle exécution — celle d'un régicide —, rater son ouvrage ?

On apprit plus tard qu'il était rentré chez lui très pâle et que les locataires aux aguets l'avaient entendu dire à Mme Deibler :

— J'ai les poignets brisés !

■ ■ ■

Près de la grande malle en osier, on a placé le frêle cercueil en sapin et la livraison du supplicié commence.

C'est d'abord le corps sans tête que l'on soulève du panier pour le coucher dans le cercueil. Les pieds sont encore ligotés. Mais, d'un coup de canif, les fossoyeurs ont coupé la corde qui maintenait les bras derrière le dos. En hâte, on a remis à l'un des pieds l'escarpin qui en avait glissé, sans doute au moment de la chute. Le colosse décapité repose maintenant dans l'étroit cercueil, si étroit qu'il ne semble pas y avoir de place pour la tête, cette tête de cire, zébrée de traits de sang, et qu'un fossoyeur apporte dans ses mains...

Tête de musée du crime de fête foraine, presque irréaliste avec ses légers cheveux noirs frisés, si ce n'était cette chair du cou déchiquetée et sanglante.

Une légende, vivace encore dans l'esprit de beaucoup de gens, veut que la tête du condamné à mort soit placée, dans le cercueil, entre les jambes du supplicié. Il n'en est rien. Ce n'est pas, en tout cas, ce que j'ai vu faire pour Gorguloff dont la tête fut replacée sur le cou tranché, comme les morceaux d'un puzzle tragique.

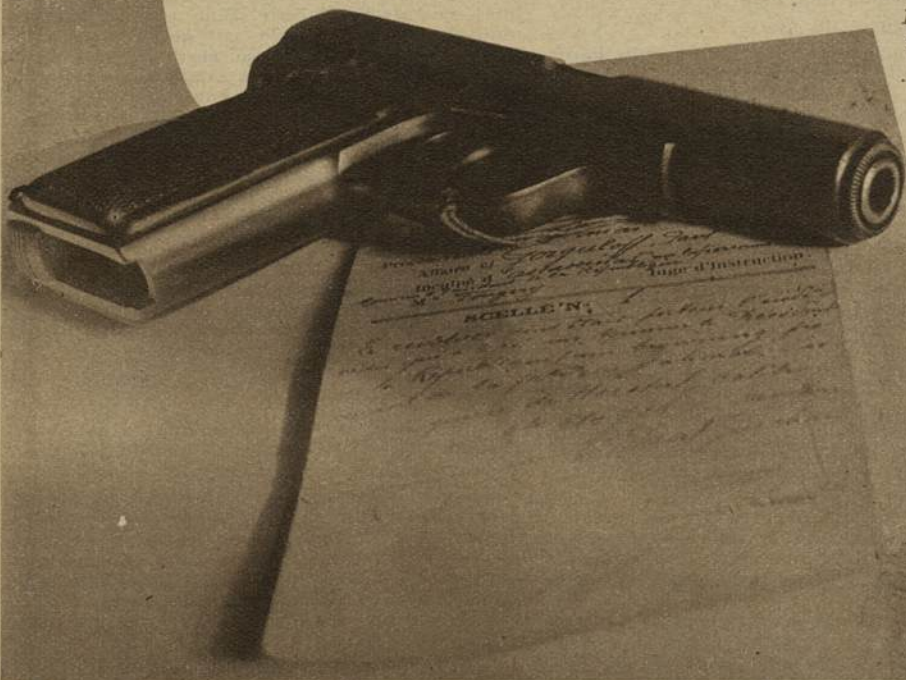
On entend maintenant les coups de marteau des fossoyeurs revissant le couvercle et le crissement des pas sur le gravier.

Tout est-il prêt ?

Non, les fossoyeurs vont chercher le panier et viennent en vider la sciure coagulée de sang dans la fosse. La sciure est si rouge et si collée qu'elle ressemble à un lambeau de chair oublié dans la malle tragique.

C'est maintenant l'inhumation — le dernier acte de la mise à mort de l'assassin.

Maintenu par de longues lanières de cuir, le



Le revolver dont se servit Gorguloff pour abattre le Président Dumér est maintenant au Musée historique de la Préfecture de Police.



A larges pelletées de terre, les fossoyeurs rebouchent la fosse pendant que complissent les dernières formalités administratives de l'inhumation.

CARRÉ SUPPLIÉS

soin... n'était moins d'ailleurs une idée politique, l'éprouve au début, qu'une idée mystique, qu'un de ceux dont il s'était à la fois fait le prophète et le propagandiste. Voilà ce qui le hantait désormais. Plus de vingt fois il s'était mis à écrire un testament, de sa grosse écriture d'écolier à M. Gorguloff, qu'il encadrait parfois d'étranges ornements, de signes de musique et de croix entoussées de guirlandes... Lorsque ce testament, cette sorte d'évangile nouveau qu'il voulait, avant de mourir, offrir au monde, fut terminé, il en éprouva une grande joie et ne songea plus qu'à convertir à son culte ceux qui le visitaient. Pitoyable, sa malheureuse femme venait lui rendre visite chaque mardi. On l'amenait dans le cloître des condamnés à mort, une sorte de doucage séparée en deux par une grille de fer, derrière laquelle apparaissait bientôt, entre

deux gardiens et un brigadier, l'homme enchaîné, promis au bourreau.

Gorguloff écoutait avec indifférence sa femme lui parler de sa grossesse prochaine, de l'enfant qui allait naître. Extasié, il ne savait que répondre :

— Je fais chaque jour de nouveaux disciples. Tu verras, tu te convertiras, toi aussi, à mon évangile. Maintenant je peux mourir. Pourquoi ne suis-je pas encore guillotiné ? Qu'attend-on ?

Or, un jour, comme M. Henri Géraud, qui ne cessait, lui aussi, avec M. Marcel Roger, de lui rendre visite, lui demandait :

— Mais, enfin, quels sont ces disciples dont vous parlez constamment ?

— Mais, mon cher maître, c'est vous, c'est M. Marcel Roger, ce sont mes gardiens, et c'est surtout la petite hirondelle qui passe chaque

Dans l'aube blême, le fourgon part du boulevard Arago, emportant le cadavre décapité de Gorguloff.

La tâche des aides de Deibler s'achève. A Ivry, ils doivent transporter à bras le panier où gisent la tête et le corps du condamné pour aller les déposer dans le cercueil.

jour devant les vitres de ma cellule... Tenez, écoutez, mon cher maître...

Et Gorguloff relisait de sa voix chantante les neuf commandements de son évangile :

« Amis, aimez chaque fleur, chaque être, car c'est la nature. Ne tuez rien qui soit vivant et qui ne veuille pas vous tuer de même. Mais défendez-vous contre chaque ennemi qui vous attaquera. Car l'attaque et la défense, c'est la loi de la nature. Amen ! »

Il lisait aussi les grandes fêtes naturistes prévues par son calendrier vert :

« Fête des fleurs, fête de la moisson, fête de la vigne, fête des oiseaux du monde où des processions religieuses partiront pour donner à manger aux oiseaux sauvages. Du 22 janvier au 22 mai, enfin, grand carême de la vie, où il est absolument défendu de tuer tout ce qui est vivant... »

M. Géraud écoutait, rêveur, les divagations de Gorguloff et songeait qu'il avait tué précisément le chef de l'Etat en plein mois de mai.

Ainsi Gorguloff, s'enfermant dans son rêve mystique et délirant, attendit pendant cinquante jours l'heure de l'expiation dans sa cellule de mort-vivant.

— Ça va Gorguloff ? lui demandait son gardien.

— Ça va, j'ai encore fait un disciple.

— Ah ! et qui ?

— Le Directeur de la prison.

■ ■ ■

Gorguloff dormait profondément lorsque le verrou de sa cellule fut tiré de sa gaine. Trois gardiens entourèrent le lit. Le gardien-chef se pencha sur l'homme et lui toucha l'épaule :

— Gorguloff ! Réveillez-vous. Nous avons quelque chose à vous dire.

Le condamné ouvrit tout grand ses yeux, s'assit sur son lit et comprit. L'avocat général Gaudel était là et lui faisait connaître que l'heure du châtimement était arrivée.

Tout s'était passé dans un calme impressionnant. Et pourtant, si feutrés que fussent les pas dans le long couloir de la septième division de la haute surveillance, des coups de poings retentirent derrière l'une des portes verrouillées. Une voix s'éleva. Celle d'un autre condamné à mort. Lanio, l'assassin de l'agent Verjus. Peu d'hommes, comme ceux qui sont promis au couperet du bourreau, savent épier les bruits de la prison et les déchiffrer un par un...

— Qu'est-ce qu'il y a ? cria Lanio, la sueur au front.

Un gardien courut à son judas :

— Couche-toi. Ce n'est rien. Quelqu'un de malade.

— Je parie que c'est Gorguloff, répliqua Lanio.

Gorguloff, qu'on aidait à s'habiller, n'avait pas encore prononcé un mot. On lui tendit la chemise de soie qu'il portait les premiers jours de détention. Et c'est machinalement qu'il enfila son veston. Cela avait duré, montre en main, vingt-deux minutes.

Puis ce fut, dans la chapelle improvisée des condamnés à mort, la brève cérémonie religieuse. Pour ne pas prolonger les affres du pénitent, le pope Gillet avait décidé de ne lui donner que la communion sous les deux espèces. Gorguloff s'agenouilla devant le pope, dont la pâleur accentuait la longue barbe noire, taillée en pointe. Mais il ne répondit pas longtemps aux pieuses invocations du prêtre. Et rien n'était plus dra-

Après avoir, jusqu'au bout, exhorté Gorguloff au calme, M. Henri Géraud, brisé d'émotion, rentre chez lui.

matique que les chantantes litanies entrecoupées des véhéments propos du condamné :

— On n'a pas écouté mon Idée. L'Europe court à sa perte. Je suis la victime des monarchistes et des communistes...

— Amen, psalmodiait le Père.

Il y avait là, tout prêt, sur un escabeau, un flacon de rhum et deux cigarettes. Gorguloff refusa les cigarettes et avala le verre de rhum qu'on lui tendait, — un verre de rhum grand comme un verre de cuisine.

Puis il tomba dans une sorte de torpeur dont il ne devait plus se départir, comme si le rhum, tel un bienfaisant poison, eût soudain supprimé sa conscience et sa douleur.

Presque tous les condamnés à mort se plaignent, au moment de la toilette, quand, leur veste tombée, les aides de Deibler leur ligotent les bras dans le dos.

— Attention ! vous me serrez trop ! disent-ils.

Gorguloff, insensible à tout, n'éleva aucune protestation. Ses lèvres remuaient à peine et c'était comme un chant plaintif qui sortait maintenant de la bouche de l'homme qui allait mourir.

A l'intérieur du fourgon qui, lentement, interminablement, roule vers le boulevard Arago, M. Henri Géraud a posé sa main sur l'épaule du condamné.

Rien de plus tragique que ce dernier tête-à-tête dans la lueur tremblante de la lampe-tempête qui éclaire, dans la sombre guimbarde, le visage livide de l'homme qui a tué et qu'on va tuer. On a épuisé les dernières paroles de réconfort. Et chaque tour de roue vous rapproche de l'échafaud.

— Gorguloff ! Je vais voir votre femme tout à l'heure, votre femme qui m'a chargé de vous embrasser. Que dois-je lui dire ?

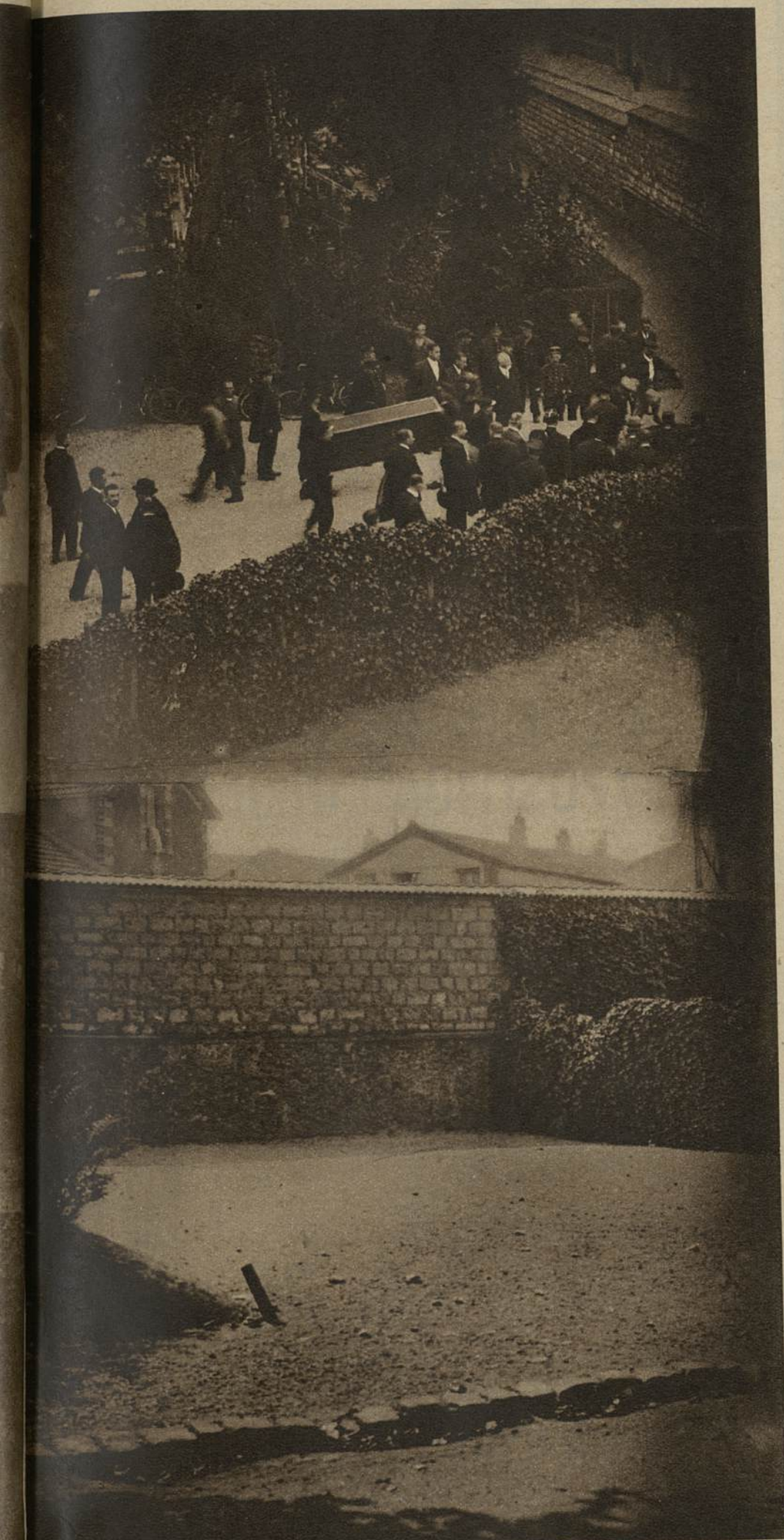
— Je veux que mon enfant fasse, si cela se peut, un médecin et qu'il soit élevé dans la haine du bolchevisme.

Le fourgon a stoppé. Déjà les aides soulèvent le colosse pour lui faire descendre les marches de la voiture, et l'un d'eux s'apprête à lui envoyer, en pleine poitrine, le coup de poing qui oblige le condamné à tomber en avant sur la bascule fatale.

■ ■ ■

Je suis retourné au carré des suppliciés. Cinq jours s'étaient écoulés. Il ne restait aucune trace de la tombe de Gorguloff. Mais j'ai revu le même fourgon funèbre, les mêmes gardes à cheval, les mêmes fossoyeurs, et il s'en fallut de peu que la fosse qui avait reçu le corps du régicide servit à inhumér, ce matin-là, Lanio, le tueur d'agent.

Marcel MONTARRON.



Le lendemain, le carré des suppliciés n'est plus qu'un étroit espace sablé, ratissé, anonyme et nu, où rien ne semble s'être jamais passé.

FAITS DIVERS

De la volupté à la mort

Le matin-là, Mme Guihard, une couturière, passait dans la rue des Prés, située dans les cités ouvrières des Forges de Basses-Indres, à Nantes.

En passant devant l'Hôtel Moderne, elle aperçut la porte d'une chambre qu'on ouvrait et qu'on refermait aussitôt. Cette chambre donnait sur un escalier extérieur. Mme Guihard ne savait point si c'était une dépendance de l'hôtel, mais ce qu'elle garda dans son souvenir, c'est la vision de la main qui tenait la porte et



Sur le lit de fer éclaboussé de sang, le cadavre du Russe gisait, étendu sur le dos, la tempe trouée.



Pierre Yvanoff était un garçon très doux.

qui dégouttait de sang.

Or, la couturière savait qui habitait là, et quand, quelques heures plus tard, elle rencontra une de ses amies, la « mère Nicolas », une petite vieille de 70 ans qui fait métier de trier les escarbilles dans les tas de scories que rejettent les usines toutes proches, elle lui demanda :

— N'y a-t-il pas eu du grabuge cette nuit, entre la Marguerite et son Pierre ? Vous feriez bien d'y aller voir.

La vieille y alla voir en effet. Elle gravit péniblement l'escalier roide comme une échelle, et s'arrêta un moment devant la petite porte vitrée tendue d'un rideau blanc. Rien ne bougeait à l'intérieur. Il était une heure de l'après-midi environ.

Elle frappa et essaya d'ouvrir.

Mme Nicolas entra sans difficulté, mais elle avait à peine fait quelques pas qu'elle poussa un cri d'épouvante.

Dans la chambre au mobilier sommaire, sur le lit de fer éclaboussé de sang, le Russe Pierre Yvanoff, allongé sur le dos, n'était plus qu'un cadavre. A côté de lui, contre le mur, sa maîtresse, Marguerite Camps, toute nue sur les draps souillés, poussait encore quelques râles...

Affolée, la vieille courut pré-

venir la patronne de l'hôtel et les gendarmes. Et l'on eût, par elle, les premiers éclaircissements sur le drame.

Elle avait quitté le couple la veille, vers 18 heures.

Pierre Yvanoff, qui avait bu un peu, avait manifesté l'intention de quitter Marguerite et d'aller habiter Angers. Pourquoi ? Parce qu'il reprochait à sa maîtresse d'avoir revu son ancien mari, Benedito Djura, un Espagnol. Mais tout s'était bien terminé. Marguerite avait supplié le Russe de rester.

— Je t'aime. Tu ne partiras pas.

Mots doux et qui consolent.

— Quand je suis partie, dit



Ils logeaient tous les deux à l'Hôtel Moderne.

Mme Nicolas, tous deux étaient couchés, réconciliés, et je leur ai même servi au lit un verre de bière...

Le docteur Pasquier avait été aussitôt appelé. L'homme était mort tué d'une balle dans la tempe. La femme qui avait aussi un projectile dans la tête ne valait guère mieux. Avant son transport à l'hôpital, elle put montrer le pied du lit et sous le drap, mouillé de sang, les gendarmes trouvèrent un revolver chargé encore de cinq cartouches.

Qui donc avait tiré ?

Le projectile avait atteint Marguerite au-dessous de l'œil

droit et avait traversé le palais. Elle pouvait à peine parler. Elle réussit cependant à se faire comprendre par signes et par monosyllabes. Ce fut M. Pognard, juge d'instruction, qui conduisit cet épouvantable interrogatoire, aidé par M. Turban, substitut du procureur de la République. Et il put mettre ainsi à nu la plus vraie, la plus poignante des histoires d'amour.

Ce n'était pas une mauvaise fille que Marguerite Camps. Elle avait épousé, toute jeune, l'Espagnol Benedito Djura, qu'elle aimait mais qui la rudoyait. Elle n'aimait pas les coups, mais l'homme avec ses yeux de braise lui plaisait. Elle le quitta cependant pour aller vivre avec Pierre Yvanoff, un Russe qui gagnait largement sa vie et qui était très doux.

Mais, dans les bras de cet homme, elle n'oubliait pas les caresses de l'autre. Ce qui enrageait Yvanoff, et exacerba sa jalousie, c'est qu'il décelait, aux heures même d'intimité, entre elle et lui, la présence invisible du mari.

Alors le Russe devint sombre. Il but pour oublier, et trouva dans l'alcool des raisons supplémentaires de souffrir. La jalousie lui collait à la peau, comme un raffinement brûlant de volupté. Il n'était pas assez dépravé pour se complaire dans sa souffrance. Deux



Il tira d'abord un coup de feu sur Marguerite Camps

balles de revolver mirent fin à son roman.

Combien sont-ils, ces insatiables de l'amour ? Voici un autre exemple, que nous signale notre correspondant d'Alexandrie :

Naguiah était une jeune femme très belle, qui avait deux enfants. Elle était malheureuse. Un jour, tout changea. Elle rencontra le chaouiche Naguib Abdul Messih. Il était beau dans son costume, il était fort et parlait bien. Elle le fit entrer chez elle, ils causèrent. Naguib partit beaucoup trop tard pour la vertu de Naguiah.

L'épouse coupable ne sut pas se cacher, et elle n'osait pas fuir, retenue au foyer par ses enfants. L'une d'elles, Aziza, qui a dix ans, n'avait pas tardé à surprendre le manège du chaouiche. Elle le dit à sa mère :

— Naguib vient trop souvent pendant l'absence de mon père... C'est très mal ce que vous faites ensemble... maman.

— De quoi te mêles-tu ? Simple phrase qui déclencha le drame. Aziza parla et le chaouiche eut peur.

Que dirait-on si l'histoire se savait ? Il écrivit à son frère qui accourut et vint le voir alors qu'il se trouvait chez sa maîtresse.

— Naguib ! Il crut que c'était le mari. Allait-il mourir, abandonner la femme à son possesseur légitime ! Le revolver parla, une fois, une seule : Naguib fut blessée à mort ; quant à Naguib il fut lâché devant la mort. Il ne sut que pleurer.

Il comparaitra bientôt devant la justice...

M. LECOQ.



En dénonçant les relations intimes de sa mère, Naguiah (sur son lit d'hôpital), et de Naguib, la petite Aziza (ci-dessus) déclencha le drame.

CUISINIÈRE

en réclame

Franco
de port
et
d'emballage



1^{er} versement
1 mois
après
la livraison

FACULTÉ
de RETOUR

DEMANDEZ NOTRE
CATALOGUE GRATUIT N° 46

Au comptant
remise 10%

par
mois
Fr. 29. »

N° 43. Cuisinière entièrement en fonte émaillée céramique, bleu, vert, brun, gris-bleu, largeur 60 cm. sans les rampes qui peuvent être fournies de côté ou en façade, à volonté. Haut. 70 cm., foyer avec système breveté permettant de brûler au choix du bois ou du charbon ; dessus poli, buse mobile dessus ou derrière, grand four de 30 x 20 x 33 centimètres. Nous fournissons également cette cuisinière sur pieds courts, hauteur totale 56 cm., fr. 348., franco, payables : 29. par mois. N° 44. Même mod. en 70 cm. de large, avec chaudière, fr. 444., pay. : 37. par mois.

BULLETIN DE COMMANDE D. 17

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer une cuisinière tout fonte émaillée (indiquer la couleur) au prix de Fr. que je paierai Fr. par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux (Paris 979).

Fait à le 1932
Signature :
Nom et prénom
Profession
Domicile
Département
Gare

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2°)

Pour mieux connaître les Colonies...

Pour tout savoir sur des pays admirables...

DEMANDEZ-NOUS SANS RIEN PAYER D'AVANCE

le remarquable ouvrage illustré, publié sous le patronage officiel de M. le maréchal LYAUTEY et du Commissariat général :

LE LIVRE D'OR DE L'EXPOSITION COLONIALE

(Vincennes-Paris 1931)

Ses palais, ses merveilles, souvenirs inoubliables, enseignements précieux.

Splendide évocation de VINCENNES.

Organisation, description. Les pavillons, les curiosités, etc.

Ouvrage du format 27 x 5 x 32 cm. 5 sur papier de luxe, dans une reliure à coins, dos à nervures. Illustration en couleurs de P. Jouve.



Formant une ENCYCLOPÉDIE COLONIALE française et étrangère, pour chaque pays une étude illustrée et documentée (statistiques de 1931), avec CARTOGRAPHIE en couleurs.

350 pages de texte grand format. 600 photos : vues, portraits, monuments, paysages. 18 grandes cartes en couleurs.

UN VÉRITABLE MUSÉE-ATLAS DE NOS COLONIES

PROFITEZ DU PRIX ACTUEL DE PROPAGANDE

Bulletin à copier ou signer et envoyer à

DÉTECTIVE - PUBLICITÉ

35, rue Madame, PARIS (VI^e)

Veillez m'adresser, franco, LE LIVRE D'OR DE L'EXPOSITION COLONIALE, 1 vol. relié, 200 francs, que

je paierai 20 francs par mois.

ou au comptant : 180 francs ci-joints ou contre remboursement.

Nom, prénom Profession

Domicile

SIGNATURE :

Au comptant 180 fr. ou à terme 200 fr. payables après réception :

20 FRANCS PAR MOIS

Franco de port en France et Afrique du Nord. Autres pays, se renseigner.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 DC), Londres W. 1



GRATIS CURE de 7 JOURS

Désigner maladie, Tisane du Rév. Père LOUIS-RENÉ. Boîte Postale 166 - NICE (A.-M.) (Joindre 3 francs en timbres pour frais généraux)

HAUTLESMAINS!

Etui à cigarettes forme brownie s'ouvre en pressant la gâchette

1. 10 frs ; les 4. 35 frs

Envoi contre remboursement ou mandat NIVELON. P.R. Bureau 50, Paris





Georges Scheid (à droite), ayant injurié Jacob Inderchit (à gauche) parce qu'il n'était pas un « pur romani », une rixe éclata entre eux, au cours de laquelle le jeune Jacob fut sauvagement assassiné à coups de rasoir.

LE CAMP

Ce soir-là, le père Joseph Guerdner (ci-contre, à droite), un vieux repris de justice, grondait, furieux, près de la porte de sa roulotte.

Lyon (de notre correspondant particulier).

On ne sait pas très bien comment la querelle prit naissance dans ce camp de nomades dont les quatre roulottes s'étaient arrêtées près du Pont-Blanc, à Oullins, au lieudit le Champ d'Asile.

Il y avait évidemment de l'orage dans l'air. Le père Guerdner grondait, haineux.

Les Inderchit le guettaient d'un œil sournois. Les Dettinger n'avaient pas dit leur dernier mot.

Tous étaient de classiques romanis, noirs comme des corbeaux, ardents comme la poudre. Et seul, Jacob Inderchit se distinguait de la bande. Fluet, timide, souffreteux, il avait la peau presque blanche. Ses parents, ses frères l'aimaient bien. Mais il semblait qu'à sa naissance un mauvais génie l'eût frappé. Jacob Inderchit n'avait que vingt-deux ans.

Et, dans la nuit calme, on entendit soudain qu'une discussion s'élevait. Les invectives, les injures jaillissaient, menaçantes. Pourquoi ? Il fallait renoncer à le savoir. Les « romanis » n'ont pas coutume de raconter leurs histoires. Plus impérieuses encore que les lois du milieu, les lois qui régissent le monde mystérieux et jamais pénétré sont respectées. Le blessé qui n'a plus qu'un souffle ne dénoncera jamais son meurtrier. Il sait qu'il sera vengé. Ses parents, ses amis le vengeront.

Un des membres de la famille Scheid vient avec ses ânes, chercher la roulotte.



Ce soir-là, donc, des coups de feu réveillèrent soudain les échos de Sainte-Foy avec des crépitements rageurs. Des hurlements de douleur retentirent : le père et la mère Guerdner, au comble de la fureur, avaient emporté chacun par un bras François Inderchit pour que leur fils Honoré le châtie.

Et pour que ce châtiment fût plus exemplaire, Philomène, sa cousine et sa maîtresse, lui passa un rasoir.

La terrible arme bien en main, Honoré se jeta sur François, immobilisé par les deux vieux, et sauvagement, à larges coups précipités, lui taillada les lèvres et les joues.

Lorsqu'il pu s'échapper, François Inderchit avait le visage zébré de sang. Son bras gauche, avec lequel il avait voulu se protéger, portait une profonde entaille.

Il était si douloureusement blessé qu'il dut pactiser avec l'ennemi de tout romani : il se traîna jusqu'au poste de police où les agents décidèrent aussitôt de le conduire à l'Hôtel-Dieu.

Ce fut le lendemain matin un magistral coup de filet : le commissaire de police d'Oullins, M. Verdeaux, capturait Honoré Guerdner, son père, sa mère, ainsi que Philomène, la jeune et terrible « romani ».

Il trouva également au campement Pierre, frère d'Honoré, et Joseph Dettinger, que l'on recherchait pour d'autres histoires.

— Il faut déguerpir... et vite ! avait dit le commissaire.

La caravane partit, en effet, fortement diminuée. La colère fermentait dans la tribu. Le reste de la famille Inderchit se trouvait en Savoie, à Aoste. Pierre, frère de la victime, télégraphia pour crier vengeance.

Les roulottes n'allèrent pas loin : elles s'arrêtèrent dans un coin désert, à Pierre-Bénite, près du Rhône. Là, le fleuve impétueux a creusé de petits étangs que l'on appelle les « lînes » et qu'une épaisse végétation de « vorgines », sortes d'oseraies, renforcée par endroits de hautes herbes, transforme en véritable petite forêt.

Pierre prit l'autocar avec son frère, son beau-frère et ses oncles Albert et Georges Scheid. Ils arrivèrent dans l'après-midi au campement, chemin de la Volta.

Le père Inderchit, malade, était étendu sur un grabat, au fond de la roulotte. On tint conseil.

Et, pour aiguïser leur ressentiment, les vengeurs de François allèrent acheter du vin et sortirent d'un coin de la roulotte deux litres d'eau-de-vie de marc.

L'alcool, attisant le feu de la discussion,

fit monter d'heure en heure l'excitation générale. Georges Scheid, la toison embroussaillée sur le front bas, essayait de masquer son énervement en fumant la pipe. Cependant il discutait fort. Lorsqu'il se taisait, son regard se posait sur ce gosse trop blanc de peau, Jacob Inderchit, son neveu, accroupi auprès du malade.

D'où sortait-il, celui-là ? A coup sûr, il ne devait pas être de la famille. Son sang n'était pas pur ; il portait en lui la marque de l'irréductible ennemi, du civilisé, de celui qui ne devrait jamais pénétrer dans la roulotte et prendre place devant le feu de camp.

La mâchoire crispée à ces pensées. Georges Scheid brisa net entre ses dents le tuyau de sa pipe.

— Quand tu seras là, à me regarder..., dit-il, provoquant, à Jacob, ça n'avancera pas les choses. Il faut venger François.

— Bien sûr, répondit le jeune homme, décidé.

— Si on compte sur toi pour cela, mauviette !... reprit, méprisant, Georges Scheid.

Jacob se révolta sous l'outrage. Il était plus yif qu'on ne l'avait cru et son sang « romani » se réveillait. Mais il fut accueilli par un coup de poing en plein visage et, dégringolant à la renverse les trois marches de la roulotte, il tomba sur le sol.

Il se releva d'un bond ; déjà l'oncle était à nouveau sur lui. Le jeune rassemblait des forces insoupçonnées ; il tenait tête et devenait redoutable. Les poings s'abattaient et les deux hommes rendaient coup pour coup.

Soudain, Georges Scheid voulut en finir. Il sauta dans la roulotte, saisit un rasoir et revint sur son neveu. Alors il frappa comme un forcené. Jamais on n'avait vu déchaînée pareille sauvagerie. Le premier coup avait à moitié scalpé le pauvre Jacob, qui, sans arme, se défendait comme il pouvait.

Le sang ruisselait, affolant Scheid dans sa furie meurtrière. Il frappait encore la victime qui se protégeait derrière ses bras levés.

Jacob avait les deux bras terriblement tailladés. Un dernier coup pénétra profondément sous l'aisselle droite. Le malheureux eut un gémissement étouffé. Scheid, l'esprit en désarroi, s'arrêta alors et, se coulant derrière la roulotte, disparut.

Pierre Inderchit voulut soutenir le blessé.

— Il m'a tué, murmura Jacob. On le porta jusque dans le café Emile Jeannet, ouvert près de là. Mais la mort ne

Les « romanis » campaient près du pont de l'Yseron, à l'entrée d'Oullins.

devait pas tarder. Le dernier coup de rasoir avait tranché l'artère humérale. Le sang bouillonnait et coulait, intarissable. En quelques minutes, Jacob, d'une pâleur de cire, expirait, saigné à blanc.

Il était minuit passé. Le commissaire Verdeaux dut, cette fois, diriger une chasse à l'homme de grande envergure. A bord de son auto personnelle, il était arrivé à toute vitesse, transportant avec lui des agents et les inspecteurs Halb et Calvet, cependant que son secrétaire, M. Perny, fonçait à motocyclette.

Les inspecteurs demeurèrent en surveillance près de la roulotte, tandis que les autres menaient la poursuite à la lumière des phares.

Le double faisceau blanc projetait sur la campagne des ombres mouvantes et faisait luire de reflets d'argent l'eau des lînes. Ils étaient sur la trace du meurtrier dont on relevait les pas dans le sable gris, au bord de l'eau.

Il fallut alors abandonner l'auto, courir à travers les taillis, escalader des rochers et franchir des ruisselets. Enfin, Georges Scheid, qui croyait avoir déposé ses poursuivants, se glissa au milieu des hautes herbes et revint à la roulotte.

En un clin d'œil il fut ceinturé et maîtrisé. Le rebelle était dompté. Maintenant, pour toujours sans doute, il lui faudra subir les rigueurs de cette justice contre laquelle lui et les siens se sont toujours révoltés.

J. BARRAUD.



Marie Seigler, la femme de Guerdner, excitait toujours à la bataille.



Honoré prétendit venger l'honneur des siens.



Le commissaire de police Verdeaux, d'Oullins, et le secrétaire Perny dirigèrent la rafle.



Philomène passa un rasoir à son amant et cousin.

L'OGRESSE DU

Cahors (de notre envoyé spécial).

ETTE affaire, qui fait grand bruit dans le Quercy, eut trois phases bien distinctes. Le hasard me les fit connaître toutes. J'étais à Saint-Sauveur-la-Vallée, le jour où Camille Tournier descendit, entre deux gendarmes, le raidillon qui reliait le hameau de Causse-de-Luc à Saint-Sauveur. Tout le village était aux portes. On regardait Camille Tournier sans sympathie. Elle allait du même pas que ses compagnons en uniforme et baissait la tête. Pour la circonstance, elle avait revêtu son vêtement des jours de fête, une robe noire, fermée aux épaules, sur un boléro garni de dentelles. La rumeur la chargeait de meurtres. On l'accusait d'avoir supprimé ses propres enfants, dès leur naissance, et cela depuis de longues années. Les gendarmes, moins crédules, se bornaient, pendant la route, à lui demander s'il était vrai qu'elle eût fait disparaître l'enfant qu'elle avait porté jusqu'en août et qui, disait-on, était venu à terme. Elle répondait affirmativement et baissait la tête. Je l'examinai attentivement : dans son visage il n'y avait rien de monstrueux. Elle était un peu lourde et visiblement abêtie.

Je cherchai vainement son regard : elle fuyait le mien. Par là se manifestait seulement la crainte qu'elle pouvait ressentir...

Je bavardais avec les gens du village et mon étonnement s'accrut bientôt. Il y avait très longtemps que la pire des accusations chargeait cette femme et cependant on l'inquiétait pour la première fois. Encore n'était-ce pas elle que l'accusation voulait atteindre, mais son beau-frère, Auguste Jarguel, l'homme dans la maison de qui elle vivait et qui, affirmait-on, était son amant. On ne reprochait peut-être pas tant à Auguste Jarguel d'être l'amant, voire le complice d'une criminelle, que de manifester avec trop d'entêtement et de violence les droits qu'il croyait avoir sur le four communal. Petites causes : grands effets. Ainsi découvris-je une fois de plus la vérité d'une donnée que l'expérience a toujours confirmée. Les drames de l'intérêt ou de la vengeance ne sont pas toujours connus de la justice. Combien ne nous sont révélés que beaucoup trop tard, quand il est impossible d'en déceler l'objet, la nature ou les mobiles ? Et par quels témoins, quand ceux qui savent meurent avec leur secret ? Par les ossements qu'un paysan trouve en creusant son sillon ; par un squelette qu'un ouvrier, qui perce un mur, découvre sous sa pioche... Sans la lettre anonyme d'un fermier de Saint-Sauveur-la-Vallée, Camille Tournier n'aurait peut-être jamais rendu aucun compte de sa vie à la justice des hommes, et cependant cent personnes la savaient coupable...

Je rejoignis la prisonnière à la gendarmerie de la Bastide-Murat. Cette meurtrière de trente-deux ans n'était pas une femme compliquée. Elle racontait qu'elle venait d'avoir un enfant et qu'elle l'avait tué dès qu'il était sorti de ses entrailles. Elle-même l'avait mis au monde, sans secoues, toute seule, ce qui ne l'avait point empêchée de vaquer le même jour aux travaux de la ferme. Elle indiquait sa tombe.

Derrière la maison qui appartenait autrefois à mon oncle l'insoumis et que l'Etat a partagée entre ma sœur et moi. Le petit est là sous un tas de pierres...

Elle disait cela sans émotion, comme si le fait de tuer un enfant dont on ne veut pas ne constituait pas un crime. La deuxième phase de l'affaire commença dès lors.

Il y eut au Causse-de-Luc un transport de justice. Un juge intérimaire, M. Toulzat, le substitut de Cahors, M. Combaldieu, et des gendarmes se déplacèrent. Camille Tournier prit la tête du cortège.

Cinq ou six maisons, au sommet d'un éperon rocaillieux : c'est le Causse-de-Luc. Les maisons sont en bonne et solide pierre et le soleil leur donne la couleur du blé. Elles dominent une vallée splendide, tourmentée comme certains paysages d'Auvergne. On est là si bien isolé du monde que ceux qui y vivent portent presque tous, sur leur visage, les stigmates de leur isolement. Nous en arrêtasmes quelques-uns : leur sauvagerie, l'inquiète expression de leurs yeux nous surprit. Il y avait, entre nous et ces hommes un peu primitifs, une barrière. Enfin Camille Tournier arrêta la petite troupe.

C'est là, dit-elle. Un gendarme se pencha, souleva une pierre. Un minuscule squelette se révéla. A peine avait-il encore forme humaine...

Mais ce n'était pas tout. Le même gendarme souleva encore une motte de terre...

Parmi les pierres noircies, les racines tordues, il y avait encore des ossements. D'autres ossements. Avec mille précautions, le fossoyeur improvisé, du bout de sa pioche, les écartait des pierres. Et, d'entre les minuscules débris, on ne vit bientôt plus que six squelettes de crâne, tout ce qui restait, ou à peu près, des six enfants enterrés là, tout comme leur frère assassiné, mais sous une mince couche d'humus.

Est-ce vous qui avez fait cela aussi ? questionna le juge.

Camille Tournier, d'un signe de tête, répondit affirmativement.

Elle regardait les dépouilles des êtres nés de sa propre chair et ne paraissait pas les voir. Le sens du mot crime, que les magistrats angoissés ne pouvaient s'empêcher de prononcer, lui échappait, semblait-il, complètement. Ce qui rendait cette scène poignante, c'était moins la découverte des cadavres et l'insensibilité de la criminelle que la présence, à côté des juges, d'une fillette d'une dizaine d'années, la seule de ses enfants que Camille Tournier ait consenti à laisser vivre, Antoinette. Elle demeurait immobile, gardant pour elle-même ses pensées. Et tout près d'elle, au milieu de sept enfants — les leurs, ceux qui vivent encore avec eux, gosses qui essayaient de franchir le barrage pour mieux voir — il y avait Auguste Jarguel et Marcelle, sa femme, le beau-frère et la sœur de la nouvelle ogresse... Auguste Jarguel, un paysan basané, fronçait ses sourcils épais. La pâleur creusait le visage de Marcelle. Elle murmurait simplement :

— Qui se serait douté de ça ?...

Auguste gronda :

— Le malheur est entré chez nous !...

On les a laissés repartir. Le cortège s'est divisé en trois groupes. Les gendarmes emportaient la dernière victime au cimetière de Saint-Sauveur-la-Vallée, et ils l'enterrèrent dans un coin réservé aux Jarguel, sous une croix grise qui porte une inscription toute blanche : *Un ange au ciel*. Les magistrats de Cahors se chargèrent des ossements qu'ils entassèrent dans une vieille boîte à chaussures, que leur fournirent le beau-frère et la sœur de la criminelle. Les Jarguel enfin retournèrent à leur ferme. Je les suivis...

La maison des Jarguel est basse et simple. Toute l'histoire d'une famille paysanne s'y révéla bientôt. Auguste et Marcelle avaient habité là, avec la meurtrière et onze enfants. Il y avait quatre lits pour ces quatorze personnes. Les adultes partageaient leur matelas de paille avec, chacun, trois enfants, le quatrième lit étant réservé aux adolescents. Chaque pièce pouvait contenir deux lits.

Les femmes et les enfants étaient jour et nuit occupés aux soins de la maison et des travaux des champs. J'appris là que l'homme commandait en maître.

Un peu lourde et visiblement abêtie, Camille Tournier sortit de la prison.

Au Causse-de-Luc, un peu à l'écart de quelques maisons bâties sur un éperon rocaillieux, la petite ferme des Jarguel est basse et simple.

Pour bien comprendre les liens qui pouvaient unir tous ces êtres, il faut savoir que la fortune de la tribu avait deux sources différentes. Camille Tournier et sa sœur Marcelle avaient hérité d'un petit bien, maisons et terres, mais qui exigeaient de grandes peines pour un profit relatif. Auguste Jarguel, au contraire, avait peu de bien, mais, blessé de guerre, il recevait une pension importante. Comme pour tous les pensionnés, sa rente croissait au fur et à mesure que sa femme Marcelle lui donnait de nouveaux enfants, si bien qu'ayant eu vingt-trois enfants, dont dix vivent encore, il en arrivait à recevoir annuellement dix-huit mille francs, un véritable trésor pour les disgraciés de Causse-de-Luc.

Ses blessures lui interdisaient-elles de travailler ? En tous cas, il délaissait la terre, ne s'appliquant plus qu'à commander à la tribu, à boire et à faire de nouveaux enfants. Son revenu lui donnait, disait-on dans le pays, une autorité despotique qu'il savait affirmer. Ne commandait-il pas les siens uniquement à coups de sifflet, évitant les mots, exigeant d'être obéi sur l'heure. J'imaginai mal que ce maître tyrannique n'eût jamais deviné les enfantements répétés et les meurtres de sa belle-sœur. Les Jarguel, avec l'accent de la sincérité, me rassurèrent néanmoins...

— Qui aurait supposé cela ? gémissait Mar-

celle Jarguel... Evidemment, parfois, il quai la corpulence de ma sœur... Et choses dont seules les femmes peuvent voir... Elle me disait que c'était le sang faisait ça... Elle ne nous quittait jamais tant, sinon pour aller à Cadillac, à la cue des fraises, ou à Cahors aux vendanges quand elle revenait, elle n'était plus la même. Une expression vague passa dans son

Elle reprit :

— Qui eût dit qu'elle serait comme mère, ne pensant qu'à son plaisir ?...

Auguste Jarguel, moins disert, fixait les interlocuteurs d'un regard méfiant. Il ha-

les épaules.

Quelle affaire !...

Jusqu'à là, et quoiqu'en pensât Auguste Jarguel, l'affaire était des plus simples. Camille Tournier, paysanne aux sens exigeants, voulu cacher aux siens, croyait-on, la naissance de ses enfants naturels et c'est pour cela qu'elle avait supprimés. Camille Tournier se gea elle-même de donner à son crime un

peu différent...

Cela se passa à Cahors, dans le cabinet Testar, juge d'instruction. Il interrogea la paysanne sur son étrange conception de l'maternel, et lui demandait si elle comme le père des petites victimes, lorsqu'un mpronna la meurtrière le fit sursauter...

— Que dites-vous ?

Elle répéta :

— Tous mes enfants, tous, ont eu le

père, Auguste...

Les gendarmes allèrent enterrer la dernière victime de Camille Tournier au cimetière de Saint-Sauveur-la-Vallée, sous une croix grise qui porte une inscription toute blanche : *Un ange au ciel*.



Marcelle Jarguel, sœur de « l'ogresse », mère de vingt-trois enfants dont dix sont encore vivants, obéissait comme une esclave à son mari.

QUERCY

— Auguste Jarguel, votre beau-frère ?
— Et qui donc serait-ce ? questionna-t-elle avec une sorte de candeur...
L'interrogatoire prit bientôt la tournure d'une confession. Camille Tournier racontait à sa manière l'histoire de la tribu des Jarguel...

Elle accusait :
— J'habitais avec ma sœur quand Marcelle est devenue la femme d'Auguste. Et, presque immédiatement, je suis devenue sa maîtresse...

— Vous l'aimiez donc ? disait le juge.
— J'étais bien obligée de lui obéir... Avec lui il faut toujours céder. J'ai eu de lui une fille, Antoinette, et celle-là je l'ai gardée... Mais quand j'ai eu un autre enfant, il m'a commandé de ne pas le garder...

— Il y a longtemps de cela ?
— Dix ans !
— Il vous a dit de le tuer ?

Camille Tournier baissa la voix. Puis :
— Oui...
— Vous a-t-il dit comment il fallait faire ?
Elle parut réfléchir.

— Non...
— Qu'avez-vous fait ?
— Je l'ai étranglé !

Elle avait étranglé son gosse, comme Jeanne Weber et, comme de l'autre ogresse, on disait d'elle aussi qu'elle adorait les enfants. Elle ajouta d'affreux détails. Elle n'avait pas osé supprimer avec ses mains le nouveau-né. On frémissait de ses explications.

— J'ai pris une serviette, voilà...
— Personne ne vous voyait donc ? continuait tranquillement le juge.

— Personne... Je faisais cela dans mon lit. Je poussais cela aux pieds. Ma fille Antoinette venait se coucher à côté de moi. Nous dormions. Au matin, Antoinette me laissait seule. Alors j'allais creuser un trou derrière la maison...

— Et vous avez fait cela sept fois ?...
Elle parut ne pas se souvenir et compta sur ses doigts.

— Six fois seulement.
Le juge releva cette affirmation, car on avait retrouvé sept petits crânes.

— Peut-être sept, concéda-t-elle.
Qu'y avait-il donc d'humain dans le cerveau de cet être primitif ?

Le juge voulut le savoir.
— Vous affirmez qu'Auguste Jarguel vous incitait à tuer ses enfants naturels ? Dans quel but agissait-il ainsi ?

Camille Tournier répondit, sans embarras visible :
— Quand il avait des enfants avec sa femme cela augmentait la pension. Avec moi ce n'était pas la même chose. C'étaient des charges qu'il ne pouvait supporter. Déjà, il élevait ma fille. Il ne lui fallait pas de bâtarde. Au ton qu'il a pris pour me le dire, j'ai compris ce qu'il fallait faire...

On la reconduisit à la prison. Les magistrats se concertèrent. L'ogresse disait-elle la vérité ? Ne manifestait-elle pas son goût particulier pour le mal en voulant entraîner, par vengeance ou par amour, un innocent dans son malheur ? Le même cas s'était présenté l'autre année à Cahors, et aux Assises la coupable s'était rétractée, faisant libérer sa victime...

On décida cependant de confronter ensemble Camille Tournier et Auguste Jarguel. Une journée fut nécessaire pour prévenir le fermier. Entre temps, Antoinette Tournier, la seule fille vivante de Camille, vint la voir à la prison. On avait exhorté l'enfant au courage.

— Il ne faudra pas pleurer...
Elles se virent à travers les grilles du parloir. Camille demanda à l'enfant des nouvelles du père, d'Auguste. Antoinette n'avait-elle pas toujours appelé « père » son oncle ? L'ogresse parlait de la ferme du Causse comme si elle y devait revenir.

— Tu m'apporteras de là-bas un peu de linge, un tablier et des sous !...
Au lendemain, vers neuf heures, le laitier du Causse-de-Luc arriva à Cahors, transportant Auguste Jarguel. Nous étions allés quelques-uns, le matin même, à la ferme et Marcelle Jarguel

nous avait annoncé le prochain retour de son mari.
— S'il le peut, il reviendra à midi, avec le laitier. Sinon il prendra l'autobus de quatre heures !

Il débarqua et fit antichambre. Camille passa devant lui. A peine la regarda-t-il. Que se passait-il sous son front tétu ? Rien en lui ne trahissait de l'inquiétude. Il comparut.

Il ne se passe pas de jour que la conscience d'un juge ne soit mise à rude épreuve. Le drame fut poignant.

A toutes les accusations que Camille Tournier avait contre lui formulées, le paysan taciturne répondait d'un seul mot.

— Ce n'est pas vrai...
Sa voix rude se répercutait sous les voûtes.

— C'est une mauvaise femme. Je n'ai jamais été son amant. J'ai toujours ignoré ce qu'elle faisait, ce qu'elle a fait. Lui commander de tuer des enfants, moi qui en ai dix ? C'est un malheur...

On lui parla de la promiscuité dans laquelle il vivait tous et qui, disait le juge, devait interdire la possibilité de plusieurs crimes clandestins.

— Comme si on faisait attention à quelque chose quand on rentre des champs !...
Il quitta, seul, libre, le Palais de Justice et s'en alla dans une auberge. L'après-midi, il revint et vit de nouveau passer Camille devant lui. Bientôt on les fit entrer ensemble chez le juge...

Des voix montèrent. Une fois encore le juge répétait les accusations de Camille, mais il les répétait devant elle...

On entendit la grosse voix du paysan :
— Elle ment !

Posément, Camille Tournier insista :
— C'est lui-même qui a transporté le corps de mon dernier enfant sous les pierres, dans ses bras. J'étais trop malade ce jour-là. Je ne pouvais pas me lever. Cela ne pouvait pas rester dans le lit...

— Jamais je n'ai fait ça, grondait Auguste Jarguel.

— A quelle heure a-t-il transporté l'enfant ? insistait le juge. A deux heures du matin ? A trois ? Plus tard ? A cinq heures ?

— Oui, à cinq heures.
— Ce n'est pas vrai ! ponctuait Jarguel.

Le juge se leva et commanda de les faire sortir. Il voulait en appeler à une sorte de jugement de Dieu pour les départager. Il les fit conduire, en effet, dans une chambre du Palais, où, sur une table, on a disposé les ossements des petites victimes, afin de faciliter la tâche du médecin légiste.

— Camille Tournier, vous êtes accusée et ne pouvez prêter serment. Mais, devant ces témoins terribles, dites-nous si Auguste Jarguel est coupable.

Camille Tournier était aussi maîtresse d'elle-même qu'elle l'avait été au Causse-de-Luc, devant la fosse. Elle murmura :

— J'ai dit la vérité !
— Et moi je jure qu'elle ment, affirma Jarguel. Je ne comprends rien à ces histoires...

Il n'avait plus qu'une préoccupation : allait-il ou non rater l'autobus ?

— C'est que je ne peux pas me payer une automobile !...
Le juge balançait. Fallait-il retenir le paysan, l'inculper ? Devait-on accepter pour vrai tout ce que l'ogresse avait dit, alors que, plus d'une fois, elle avait, par le juge même, été convaincue de mensonge ? Camille Tournier l'emporta.

— C'est lui qui est la cause de tout ce que j'ai fait.

— Auguste Jarguel, je vous inculpe, trancha le juge...

Le magistrat crut entendre Jarguel grommeler :

— Elle a plus de torts que moi !
Puis sa voix s'affermait et le fermier haussa les épaules :

— Quelle affaire !...
Henri DANJOU.



Du Causse-de-Luc, hameau pittoresque et solitaire, on domine une vallée splendide, tourmentée comme certains paysages d'Auvergne.



Celui que "l'ogresse" désigna comme complice fut écroué à son tour. Après avoir renouvelé ses accusations, Marcelle Tournier regagne sa geôle.



Antoinette (au centre) et ses demi-sœurs jouent dans la cour de la ferme.

Auguste Jarguel chez le juge d'instruction et (au fond) la prison de Cahors.

DIVERS



Walther avait déjà eu des difficultés avec la police.



Le cadavre gisait sur le dos, près de la bicyclette.



On mit Jeanne en bière sur le lieu même du crime.

la direction de Zermatt. Vers 22 heures, elle passait près de l'endroit où Jeanne gisait inanimée, et continua sa route jusqu'au village de Täsch, où elle apprit que sa compagne avait été vue passant dans la vallée à bicyclette.

Bien qu'elle eût déjà marché durant sept heures, Hélène se remit courageusement en route pour revenir vers le village de Stalden. Une fois encore, elle repassa devant l'endroit sinistre, sans savoir que celle qu'elle cherchait était étendue là. Au petit jour, elle arrivait à Stalden. Tout le monde y parlait d'un crime qui avait été commis la veille au soir près de Kalpetran.

L'intrépide Américaine arriva sur les lieux en même temps que le médecin mandé d'urgence, et, lorsqu'elle vit dans l'herbe le cadavre de Jeanne horriblement mutilé, la jeune fille à bout de résistance et brisée d'émotion s'évanouit.

Cependant, les policiers se livraient à leurs premières investigations. L'abominable attentat avait été commis à cinq cents mètres environ au sud-est de Kalpetran. Trois mètres au-dessous de la route, on retrouvait le petit bérêt blanc de la victime, et huit mètres plus bas, parmi les roches et les touffes d'herbes, le corps gisait dans une mare de sang.

Tout près de là, on ramassa un pavé auquel adhéraient des cheveux et du sang coagulé. Un peu plus loin encore, on retrouva divers objets ayant appartenu à Jeanne Ibershoff : un collier brisé, un livre, sa bicyclette.

Le corps de la victime était couché sur le dos, la tête tournée vers Zermatt, le bras gauche relevé en arrière, et la main serrant encore une poignée de cheveux ensanglantés. Le visage portait la trace de coups de pierre assénés avec une violence inouïe. Le désordre de la toilette était suggestif et ne laissait aucun doute sur les causes du crime.

Au surplus Jeanne Ibershoff avait encore ses bijoux. Près d'elle, on retrouva son sac à main avec l'argent qu'il contenait.

Le cadavre fut mis en bière sur place et descendu à Viège,

lieu où le crime avait été commis, un nommé Henri Walther, dix-neuf ans, avait été vu, le soir de l'assassinat, roulant à bicyclette sur la route. Walther avait eu déjà des difficultés avec la justice. Les policiers notèrent qu'on avait aperçu Jeanne Ibershoff au hameau de Selli à 19 h. 15. A ce moment, Walther arrivait de la direction opposée. Les deux jeunes gens avaient dû forcément se rencontrer.

Interrogé sur l'emploi de son temps, Walther déclara qu'il avait dîné et couché chez des amis. Son alibi fut reconnu inexact et, d'autre part, on apprit que la bicyclette qu'il montait le jour du crime avait été volée au village de Täsch.

Autre charge accablante : les souliers de Walther étaient tachés de sang.

De nouvelles recherches furent effectuées. Elles permirent de retrouver, à un kilomètre de l'endroit où Jeanne Ibershoff fut assassinée, la bicyclette volée à Täsch et un gobelet en aluminium portant les initiales de la victime.

Le meurtrier présumé n'avait plus qu'à entrer dans la voie des aveux. Il donna de son crime la version suivante :

— J'avais pris le train à Saint-Nicolas pour Zermatt. Passé cette gare, je sautai du train en marche car je savais que, près d'un baraquement d'ouvriers, à Täsch, était déposé un vélo que j'avais décidé de voler. De là, je revins vers Saint-Nicolas et je croisai ma victime sur la route... Je la trouvai à mon goût. Je la suivis. A un certain moment, Jeanne Ibershoff s'arrêta pour boire de l'eau à une source. Je m'approchai d'elle et la pris dans mes bras. Mais elle réussit à se dégager. D'un croc-en-jambe, je la fis tomber et nous roulâmes au bas d'un léger escarpement de la montagne. J'étais furieux. Je saisis alors une grosse pierre qui se trouvait à portée de ma main et en frappai la jeune fille en plein visage. Elle se mit à crier. J'eus peur et lui martelai le visage à coups redoublés. J'assouvissai ma passion, pendant que la malheureuse agonisait...

Malgré la monstruosité de



Walther donna un croc-en-jambe à sa victime et leurs deux corps roulerent au bas d'un escarpement de la montagne, où le forcené assouvait sa passion.

pour être, de là, transporté au four crématoire de Montoire.

■ ■ ■

L'enquête, on le conçoit, était difficile. On apprit cependant qu'un jeune homme de Grächen, village tout proche du

son crime, Walther n'encourt pas la peine de mort, car, dans le Valais, la responsabilité judiciaire est fixée à vingt-trois ans. Mais il sera probablement condamné à la détention perpétuelle.

Jean VILDRAC.

Un escroc mondain

Nancy (de notre correspondant particulier).

Jean Saurin de Liézac arriva à Nancy il y a six mois. C'était un beau garçon ouvrant facilement son portefeuille.

Il venait, disait-il, changer d'air. L'atmosphère de la capitale ne lui valait rien.

Il avait loué un bel appartement. Il le fit meubler avec goût, à la dernière mode de Paris. Son studio était une petite merveille d'élégance, et sa cave à liqueurs était enviable par tous les snobs et les snobinettes que compte la capitale nancéenne.

Il était de toutes les « garden-parties ». C'était un charmant compagnon qui avait des parents assez « terribles » pour lui reprocher ses dépenses exagérées ! Il voulait faire des affaires. Il en fit, puis s'absenta... six mois. Après quoi, il revint et, pour fêter son retour, décida de souper dans un établis-

sement de luxe en compagnie de quelques camarades.

On en était aux liqueurs quand la caissière vint dire à M. Saurin de Liézac qu'une dame le demandait au vestiaire. Il y courut... et rencontra deux messieurs à l'air rébarbatif qui le prièrent de les suivre jusqu'au commissariat.

Et c'est ainsi que Saurin de Liézac, dont le véritable nom, plus prosaïque, est Jules-Fernand Fréan, trente ans, fut arrêté par la police sous l'inculpation d'escroqueries.

C'est qu'il avait un passé chargé, le bougre ! Cinq condamnations, de nombreux abus de confiance, commis au préjudice de vieilles mondaines, des vols de bijoux à Monaco, une émission de chèques sans provision, etc... Le tout lui avait permis de venir s'installer à Nancy. Quand il n'avait plus d'argent, il revenait à Paris pour accomplir de nouveaux exploits. Un escroc dont la carrière a été brusquement interrompue. Pauvre Fréan ! Pierre V. CLUDY.

DE JOLIS SEINS



En peu de temps le TRAITEMENT SYBO développera ou raffermira vos seins. A la fois interne et externe, c'est un traitement complet qui, excellent pour la santé, donne entière satisfaction. Il est facile à suivre partout et à l'insu de tous. Efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite env. discrètement. Lab. D. SYBO, 32, rue Saint-Lazare, Paris-9^e.

Révélation du Secret de l'Influence Personnelle

Méthode simple que tout le monde peut employer pour développer les puissances de magnétisme personnel, mémoire, concentration et force de volonté, et pour corriger les habitudes indésirables, au moyen de la science merveilleuse de la suggestion. Livre de 80 pages qui décrit en détail cette méthode unique et étude psycho-analytique du caractère envoyés GRATUITS à quiconque écrira immédiatement.

« La merveilleuse puissance de l'influence Personnelle, du Magnétisme, de la Fascination, du Contrôle de l'Esprit, qu'on l'appelle comme on voudra, peut être sûrement acquise par le premier venu, quels que soient son peu d'attrait naturel et le peu de succès qu'il ait eu », dit M. Elmer E. Knowles, auteur du nouveau livre intitulé : « La Clef du Développement des Forces Intérieures ». Ce livre dévoile des faits aussi nombreux qu'étonnants concernant les pratiques des Yogis Hindous et expose un système unique



M. Martin Goldhardt

en son genre pour le développement du Magnétisme Personnel, des Puissances Hypnotiques et Télépathiques, de la Mémoire, de la Concentration, de la Force de Volonté et pour la correction d'habitudes indésirables, au moyen de la merveilleuse science de la Suggestion.

Monsieur Martin Goldhardt écrit : « Le succès que j'ai obtenu par l'étude du Système Knowles me porte à croire que cette méthode contribue plus que toute autre à l'avancement de l'individu ». Ce livre répandu gratuitement sur une vaste échelle est riche en reproductions photographiques démontrant comment ces forces invisibles sont utilisées dans le monde entier, et comment des milliers de gens ont développé certaines puissances, de la possession desquelles ils étaient loin de se douter. La distribution gratuite de 10.000 exemplaires a été confiée à une grande institution de Bruxelles et un exemplaire sera envoyé franco à quiconque en fera la demande.

Outre la distribution gratuite du livre, il sera également envoyé, à toute personne qui écrira immédiatement, une étude de son caractère. Cette étude, préparée par le Prof. Knowles, comptera de 400 à 500 mots. Si donc vous désirez un exemplaire du livre du Prof. Knowles et une étude de votre caractère, copiez simplement de votre propre écriture les lignes suivantes :

« Je veux le pouvoir de l'esprit.
La force et la puissance dans mon regard.
Veuillez lire mon caractère
Et envoyez-moi votre livre. »

Ecrivez très lisiblement votre nom et votre adresse complète (en indiquant Monsieur, Madame ou Mademoiselle) et adressez la lettre à PSYCHOLOGY FOUNDATION, S. A., Distribution gratuite (Dept. 3161-L., N° 18, rue de Londres, Bruxelles, Belgique). Si vous voulez, vous pouvez joindre à votre lettre 3 francs français, en timbres de votre pays, pour payer les frais d'affranchissement, etc. Assurez-vous que votre lettre est suffisamment affranchie. L'affranchissement pour la Belgique est de fr. 1.50.

7 frs BONNE MONTRE
heures lumineuses, verre et mouvement incassables et sa jolie chaîne. Garantie 6 ans... 7 frs
Chronomètre antimagnétique... 14 frs
Bracelet homme, cadras lumineux... 14 frs
Bracelet dame, plqué or ou argent... 25 frs
Env. contre remboursement - Echange admis
Fabrique E.V.KOMLOR à Morteau près Besançon

INNOVATION

présente le 1^{er} POSTE

Américain
construit
en FRANCE

"MUSTELLA"

C'est l'appareil
T. S. F.
le plus parfait qui
soit à n'importe
quel prix. **2.500**

Il n'est vendu que **francs**
Le même appareil en meuble
combiné Radio-Pick-up
— **4.250 francs** —

Démonstration sans engagement à domicile et à

INNOVATION
104, CHAMPS-ÉLYSÉES

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez
avoir pour
12 versements
mensuels de **25 fr.**
notre
MONTRE - BRACELET
DAME EN OR Qualité parfaite
Garantie 5 ans sur facture.
AU COMPTANT : 275 fr.
Catalogue général n°32, gratis sur demande.
COMPTOIR REAUMUR
78, Rue Réaumur - Paris (2^e)

UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ On nous écrit : J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOGS (sans rien absorber)

J'offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir à volonté de la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc.
Envoi discret sous pli fermé.
Ecrire en citant ce Journal à
Madame A. MIRANDE
75, Rue Lafayette, 75 - PARIS

SEUL ET SANS ARMES

Vous serez invincible, si vous pratiquez le Jiu-Jitsu. Méthode secrète de lutte et de défense. La plus terrible des armes qui soient au monde. J'envoie ma brochure les "Secrets du Jiu-Jitsu" contre 2 fr. en timbres. V. Berchtold, Rue Marguerite, 22, Lyon-Villeurbanne.

MONTRE-SAUTEUSE

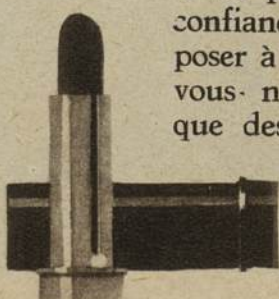
PLUS DE VERRE - PLUS D'AIGUILLES
75 % des causes d'arrêt
complètement supprimées
La MONTRE la plus PRATIQUE

LECTURE DIRECTE
MÉTAL CHROMÉ **35 frs**
Anti-magnétique. Modèle-bracelet **45 frs**
GARANTIE 10 ANS
Envoi contre remboursement
USINES EV LYND
MORTEAU (près Besançon)

Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette, 75

ne rougissez plus
de vos lèvres

utilisez désormais
le rouge **VIOLET**.
Il soulignera votre
élégance, et affirmera
votre beauté.
Vous pourrez avec
confiance vous exposer
à la critique :
vous n'entendrez
que des louanges.



EN VENTE
PARTOUT
10 F



VENGANCE

Bordeaux (de notre correspondant particulier).

L ATLANTIQUE allait appareiller: un frémissement courait de ses flancs à sa coque. Départ. Yeux qui se mouillaient, baisers d'une minute dans lesquels on met toute une vie. Sourires qui ne peuvent dissimuler le petit tremblement du coin des lèvres. Mouchoirs qu'on agite, les yeux tournés vers le quai où grouillent les parents, les amis...

On faisait la manœuvre; la cloche n'avait pas encore sonné.

L'Atlantique est un magnifique paquebot qui assure le service entre Pauillac et l'Amérique du Sud. On se penchait pour voir les matelots. Il y eut successivement deux appels qui firent tressaillir tout le monde et qui montèrent des escaliers ripolinés.

Yvonne Marchandon est morte, assassinée!

Qui était Yvonne Marchandon? Les passagers se le demandaient avec curiosité. Était-ce une célébrité artistique, une sociétaire de la Comédie-Française en retraite, la maîtresse d'un homme politique connu? On citait des noms, dans l'affolement général:

C'est la blanchisseuse, déclara en passant le maître-coq, qui avait l'air très effrayé.

Il revenait de l'endroit où avait été commis le crime: une vaste cabine où l'on avait installé la blanchisserie.

Yvonne, à moitié nue, était étendue sur le plancher taché de sang. Il y en avait partout; il avait giclé sur les murs. La victime, la figure tailladée à coups de rasoir, était méconnaissable et horrible à voir.

La police était arrivée; on procédait aux premières recherches, aux investigations élémentaires. Il y avait eu lutte.

Et le crime avait été commis par quelqu'un qui connaissait les aîtres du navire, car Yvonne couchait avec deux autres employées, Marthe et Marie.

Et la seconde, partie depuis plusieurs jours en congé, devait rentrer par le dernier train du soir. Marie voulut aller l'accueillir à la gare.

Yvonne Marchandon resta seule. Les deux autres s'étaient attardées à l'office, où elles avaient pris un léger repas.

Marthe et Marie se dirigèrent vers la cabine où leur compagne devait sommeiller déjà.

La porte était entr'ouverte. Elles s'en étonnèrent. Yvonne était peureuse de nature. Elle avait l'habitude de prendre de grandes précautions.

C'est Marthe qui tourna le commutateur. Mais elle crut défaillir. Il y avait, nous l'avons dit, du sang partout, sur le plancher, sur les boiseries, sur les tables et sur le lit.

Yvonne Marchandon, dit le médecin légiste, avait le cou presque détaché du tronc.

L'enquête établit tout d'abord que l'assassin appartenait au personnel.

Le veilleur avait commencé sa première ronde. Les couloirs étaient déserts. Il n'entendit aucune sonnerie d'alarme. Un moment, il s'arrêta pour causer avec un chauffeur. Le voyage s'annonçait bien; ils échangeaient les impressions banales de ceux qui sont familiarisés avec la mer. Après quoi, le gardien reprit sa marche.

Oui, a-t-il dit, tout était calme.

Et même ce calme lui pesa un instant sur les épaules, comme un pressentiment.

C'est alors qu'il entendit un pas pressé: un homme le frôla en courant. Il avait le visage enfoui dans ses mains, et son ves-

ton, de couleur claire, était taché de rouge. Il était de petite taille et il se dirigeait vers les lavabos.

Le veilleur haussa les épaules et se mit à rire:

— Être malade avant le départ, c'est un comble! Il n'a pas fini de souffrir, celui-là.

Mais la nouvelle du crime avait fait réfléchir le témoin. Ce qu'il avait vu lui parut suspect:

— L'homme était-il européen? lui demanda-t-on.

— Non, c'était plutôt un Annamite. Mais je ne saurais l'affirmer.

Déposition importante. Il n'y avait dans le personnel que deux Annamites, et ils étaient occupés au service des machines à mazout.

Tout de même, on voulut en finir avec les histoires de drogue qui déjà couraient dans l'équipage. Yvonne Marchandon ne fumait pas. Il n'y avait pas de stupéfiant dans ses bagages. Premier résultat.

On fit venir les Annamites devant le commissaire. Ils achevaient une rapide conversation à voix basse, les petits hommes jaunes. Que se passait-il dans leur âme mystérieuse, derrière leurs traits parcheminés?

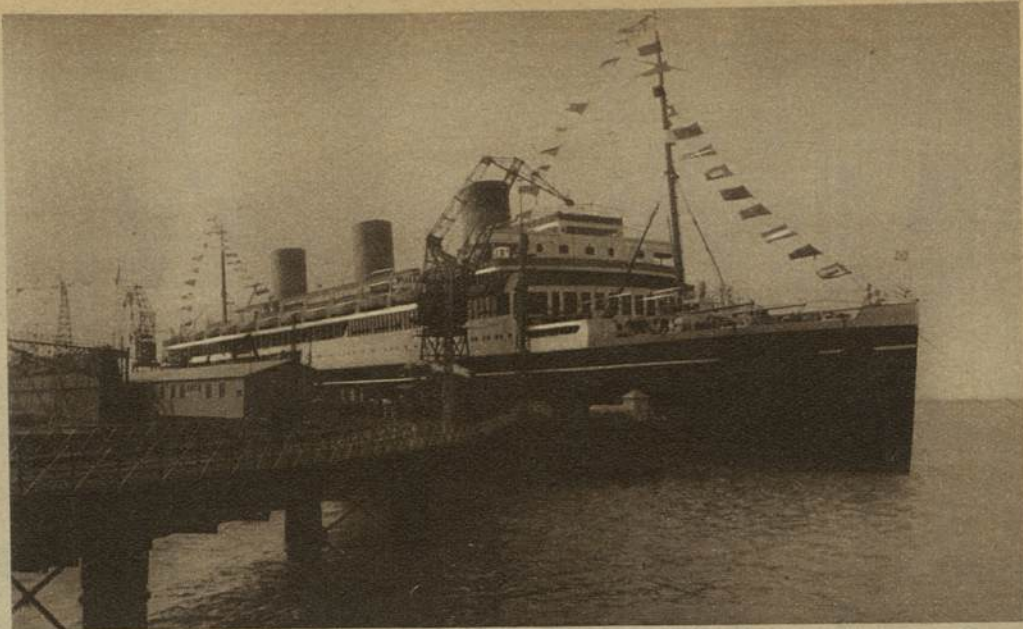
Thang-Nui-Thang, questionna un inspecteur, vous n'êtes pas en costume de bord. Pourquoi avez-vous encore votre tenue de ville? Vous parliez à voix basse quand nous sommes arrivés?

Que disaient-ils? Le saura-t-on jamais? Ils furent muets, comme si brusquement on leur avait coupé la langue. Toutes les questions restèrent sans réponse. Mais les policiers avaient flairé l'odeur du sang; ils savaient que le mystère était tout proche, ils le devinaient.

On fouilla les cabines. En vain. On examina les deux hommes:

— Thang-Nui-Thang, quelles sont ces taches sur vos souliers?

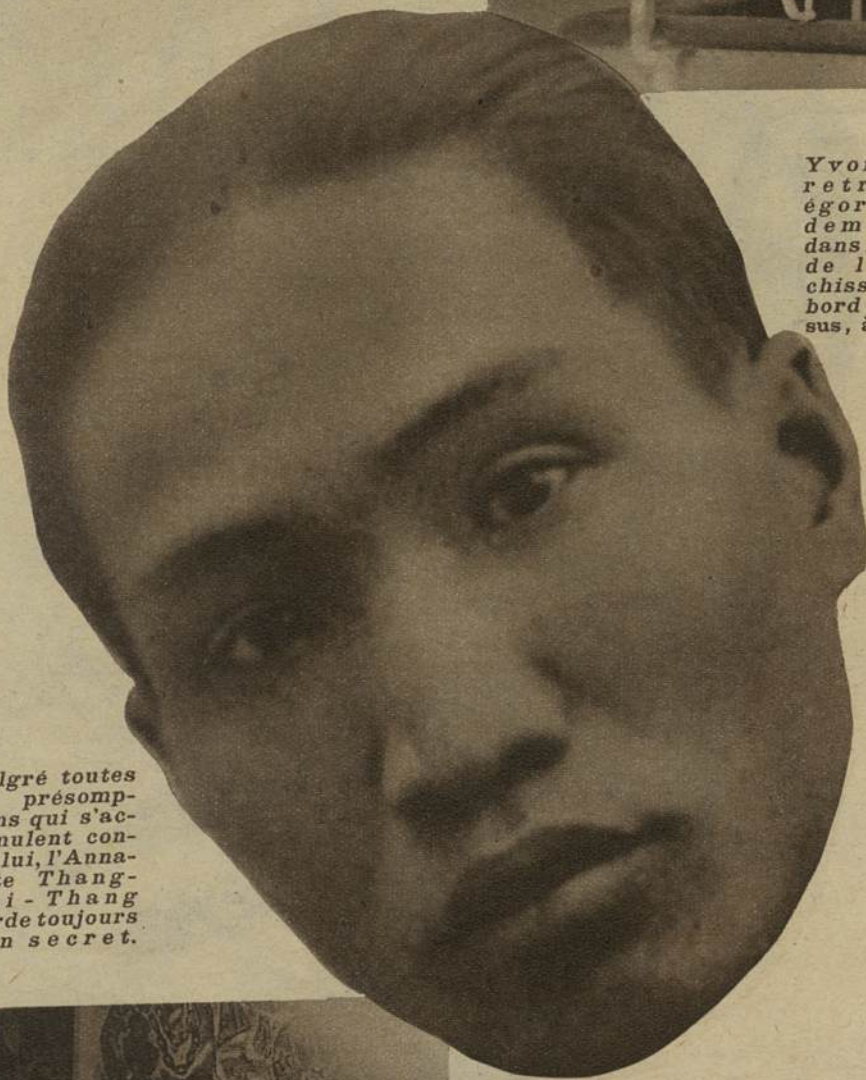
Malgré toutes les présomptions qui s'accumulent contre lui, l'Annamite Thang-Nui-Thang garde toujours son secret.



L'Atlantique, prêt à partir pour un nouveau voyage, était ancré au bout d'un appontement, à Pauillac, quand se produisit subitement le drame.



Yvonne fut retrouvée égarée, à demi-nue, dans la cabine de la blanchisserie du bord (ci-dessus, à gauche)



lequel on a de bons renseignements. Peut-on en dire autant de Thang? On ne lui a jamais adressé de reproches pour son travail, cependant...

Cependant, il avait une certaine sympathie pour Yvonne Marchandon. Elle était d'ailleurs assez jolie, la petite blanchisseuse, mais l'Annamite ne lui plaisait pas.

Tous deux étaient des habitués des voyages aux longs cours. Cinq fois ils s'étaient retrouvés sur la ligne de Bordeaux à Buenos-Ayres. Quand Thang-Nui-Thang se trouvait seul avec Yvonne, il lui disait:

— Petite Madame, je t'aime.

Mais elle l'écartait et en riait avec ses compagnes. Un jour, lassée de ces poursuites qu'elle jugeait ridicules, elle y mit fin par quelques mots catégoriques et l'Annamite ne lui parla plus jamais de son amour. Il y avait bien des mois de cela. Thang avait repris une impassibilité qui ne se démentait jamais. Attendait-il l'occasion favorable?

Il put la trouver, avant le départ de l'Atlantique. Yvonne était seule, dans un endroit isolé. C'était le moment d'avoir sa vengeance, après laquelle rien ne comptait pour lui.

Petite Madame, veux-tu être à moi?

— Non.

Et ce fut sans doute le bond souple et silencieux, la lutte impitoyable. Le petit homme jaune était sûr de triompher. Son rasoir était dans sa poche, il s'en servit pour frapper et venger l'insulte.

On n'a pas retrouvé le rasoir, on n'a pas retrouvé les vêtements tachés de sang; il ne sait pas où ils sont... Les souliers de Thang portent les traces de cette lutte féroce.

Certes, le veilleur du bateau, qui l'a aperçu au moment où il courait vers les lavabos, ne le reconnaît pas d'une façon formelle. Mais que de charges devant lesquelles tout autre que lui tremblerait! Il a gardé son sang-froid. Le fatalisme de sa race l'entraîne. Il risque sa tête? Fort bien. Il la joue, avec une maîtrise supérieure.

Sans doute s'est-il assuré le silence de son compatriote, car il sait, lui qui a porté sa vengeance pendant quatre ans, comme une chose sacrée, que le mutisme est la loi supérieure à laquelle il doit se plier. Co-Ning ne dira rien. Thang ne parlera pas...

Le paquebot a quitté la France, emportant dans ses flancs le secret du crime et la cabine tachée de sang...

L. PALAUQUIL



On se penchait pour voir les matelots en train d'exécuter la manœuvre.



La chapelle du bord où l'on transporta le cadavre de la victime pour l'y bénir.

C'était du sang. L'homme, alors, trembla et se défendit enfin. Les enquêteurs frémirent d'espérance. Ils le croyaient perdu.

— Ce n'est pas du sang, Missié.

— Vous avez des entailles à la main droite!

— Je suis très maladroit, Missié.

Un signe et les deux hommes furent reconduits à terre, menottes aux mains. Sont-ils complices?

Après une nuit passée dans les cellules municipales, Thang affirmait toujours qu'il ne connaissait rien de l'affaire.

— Demandez à Co-Ning.

Mais ce dernier se rebellait et criait avec force:

— Demandez donc à Thang.

Et cependant tous les témoignages montrent que la police ne s'est pas trompée. L'un des Annamites est le coupable. Lequel? Co-Ning est un garçon sérieux, sur

JAHNE



Je me rappelle qu'il y a deux ans j'assistai par hasard à une petite scène assez curieuse. C'était dans un restaurant de nuit de la rue Mansart, à Montmartre. Le patron, près de moi, interpella deux hommes qui buvaient au bar :

— J'en ai assez de vos manigances. Il y a quelque temps déjà que je vous surveille. Je ne veux pas de trafiquants de coco ici. Je vous interdis de remettre les pieds dans ma maison.

Le plus mince, le plus fin des deux, se retourna brusquement, son joli visage durci par la colère. Mais l'autre, plus grand, lourd, au masque osseux et large, percé de deux yeux toujours mi-clos, lui mit la main sur l'épaule et l'entraîna.

L'un de ces deux-là, le coléreux, était Georges Gauchet, mort depuis, boulevard Arago, un matin qu'on n'a pas oublié. L'autre était Henri Hartert, Riton, prince dans le royaume de la drogue, maître trafiquant qui a fini, comme disent ceux du milieu, par « tomber » il y a quatre jours.

■ ■ ■

On lira bientôt, ici, la grande enquête sur les stupéfiants que *Déetective* prépare depuis trois ans, et je ne prétends pas aujourd'hui déflorer le sujet que traitera Paul Bringuier, d'autant qu'il m'a souvent emmené avec lui au cours de ses patientes nuits et qu'il m'a fait entrevoir ce que pouvait être le monde de la drogue.

Car, dès qu'on touche à ce sujet, il faut bien se rendre compte, une fois pour toutes, qu'on entre dans un monde à part, plus fermé que les aristocraties les plus orgueilleuses, que les sectes les plus secrètes. La franc-maçonnerie est un club ouvert à tous à côté de la caste des drogués. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est la double face, la double existence de tous ceux qui sont tombés un jour sous la domination tyrannique de Notre-Dame des Ténébres.

Dans leur vie sociale ils sont de bons bourgeois, ou des fonctionnaires ponctuels, ou des artistes éclatants. Autour d'eux, on ignore leur tare. Eux-mêmes ont cessé d'en faire un excitant intellectuel. Ils la subissent comme une misère physique, une maladie honteuse. Mais, dès qu'ils rentrent dans le cercle, qu'aux heures fixées, souvent les mêmes toute la vie, ils appartiennent à la béatitude chimérique, ils redeviennent les membres forcenés de la secte, ils s'enorgueillissent d'y appartenir, ils méprisent les vrais initiés. Avec le réveil, l'abattement, ils reprennent, mornes, le courant de la vie normale.

Comme des réservistes maladroits à la caserne, ils sont d'ailleurs encadrés, tenus sous la discipline des professionnels, de leurs maîtres, trafiquants et rabatteurs. Ceux-là les rabaisent comme jamais médecin n'ose le faire d'un malade, ceux-là leur tiennent la dragée haute, leur dosent l'illusion, les forcent au silence et au respect des lois de la caste. Ceux des trafiquants qui ont su éviter la contagion, qui ne sont pas intoxiqués eux-mêmes, qui sont restés lucides, ont un pouvoir qui dépasse de loin celui des confesseurs les plus roués, des directeurs de consciences les plus stricts. Quelques-uns, les rares qui aient quelque imagination, quelque intellectualité, y puisent d'ailleurs un plaisir aigu.

Les fascistes n'avaient pas prévu cette concurrence souvent victorieuse de ces messieurs aux chemises roses de Pigalle.

■ ■ ■

J'ai été introduit, initié, par hasard et par force. Je commençais, il y a quatre ou cinq ans, à fréquenter Montmartre la nuit, et moins les dancings de luxe que les petites boîtes, les bars où se réunissent les filles lasses, les musiciens nègres et les danseurs mondains. Une sorte de plaisir littéraire, assez vulgaire, m'y attirait et je m'efforçais de faire la connaissance de ceux qui paraissaient appartenir au mystérieux et émouvant « milieu ». Mais le milieu des filles et des mauvais garçons. Je ne connaissais la drogue que vaguement, par quelques lectures et quelques récits qui ne m'avaient pas retenu.

J'avais fait, dans ces conditions, la connaissance d'une pauvre prostituée sans aucun intérêt, mais qui me plaisait par sa vulgarité même et le désespoir résigné de son visage fané. Elle s'appelait, me semble-t-il,

"LE MAÎTRE"

Mado. Je l'avais mise en confiance ; elle m'avait raconté la triste aventure de sa vie, et presque chaque nuit elle venait boire quelque café-crème près de moi, dans un café de la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Un soir, elle était à côté de moi, lorsque, brusquement, elle s'arrêta de parler et je la vis pâlir. Deux hommes venaient d'entrer dans le café presque désert et s'étaient assis à une table voisine.

— Vous connaissez ces gens ? demandai-je.

Elle ne répondit pas ; mis elle glissa

Je le sortis de ma poche. C'était un sachet de peau qu'ont toutes les femmes dans leur sac et qui est propre à contenir de la poudre et une houpette. Mais, dans celui-là, il n'y avait que quatre petits paquets de papier blanc replié. J'en ouvris un. Il contenait une poudre blanche cristalline. Instantanément, je compris. Je fus prié le moment d'une sorte de peur ridicule, rapidement, je jetai le sachet sous la table.

Puis je payai les consommations et je levai pour partir, lorsqu'un des hommes, tout à l'heure rentra en coup de vent alla droit sur moi.

— Mado vous a donné quelque chose, à l'heure ?



Henri Hartert, dit Riton (ci-contre, gauche), fut arrêté dans la rue Durantini (en haut, à gauche).

L'échange des sachets de coco se pratique dans nombre de boîtes de nuit et de dancings de Montmartre.



son sac entre elle et moi sur la banquette, y fouilla d'une main sans regarder et sans que son épaule ni son bras bougeassent. Puis elle me dit vite :

— Prenez ça et cachez-le. Sinon, je suis perdue.

Sous la table, elle mit dans ma main un objet que j'emportai sans réfléchir, avec seulement une sorte de plaisir obscur d'être un des acteurs, même inconscient, d'un petit drame de la vie du « milieu ».

Presque aussitôt, les deux hommes se levèrent, s'approchèrent de notre table :

— Allons, viens avec nous, dirent-ils à Mado. Tu es faite.

Je fis un mouvement pour intervenir. Mado m'immobilisa d'un geste :

— Laissez-moi. Je sais de quoi il s'agit. Ne vous occupez pas de ça. Au revoir !

Et, paisiblement, elle suivit les inconnus. J'avais bien compris qu'ils étaient des policiers et que Mado avait été arrêtée, mais je n'imaginai pas du tout ce qu'elle pouvait m'avoir ainsi confié.

RE DE LA DROGUE

Je ne comprends pas. Je la connais à la perfection. Elle ne m'a rien donné.

En même temps, pris de panique, je sortis, dans ma carte de journaliste, mon coupe-file. Le policier y jeta un vague regard, haussa les épaules, m'abandonna, retira la table et les chaises, s'agenouilla et, en dix secondes, passa sous la banquetta le sachet. Il se redressa, fit claquer sa langue de satisfaction et alla sans me regarder davantage.

J'avais le sentiment d'avoir joué dans cette petite aventure un rôle un peu ridicule et un peu odieux. Je n'en soufflai mot à personne.

Je ne revis Mado que plusieurs mois plus tard. Elle vint vers moi. Son visage, sa voix étaient un peu plus tristes, un peu plus brisées.

— Je sors de Saint-Lazare, me dit-elle. Je ne vous en veux pas, vous n'étiez pas affranchi.

Elle est morte à Lariboisière depuis. Mais ceci est une autre histoire.

Je fus présenté à la coco, la seconde fois, quelques mois après. J'avais fait la connaissance, grâce à des amis communs, d'une étrangère, une Anglaise, riche et oisive. C'était une femme de l'aristocratie, plus très jeune, mais encore belle, cultivée, agréable à sortir. Son luxe, sûr, était discret ; elle évitait les toilettes éclatantes et elle se faisait une coquetterie d'une magnifique chevelure devenue blanche avant le temps et qui reprenait plus doux son visage demeuré jeune et frais. Elle aimait peu les boîtes de nuit, et quand nous dinions ensemble elle me demandait ensuite de la conduire au théâtre ou au concert. A minuit, elle rentrait. Elle me délassait des plaisirs de dancing que j'aimais beaucoup à cette époque. Je crois bien que je ne lui ai jamais vu boire un whisky et que je n'ai jamais fait un tango avec elle.

Un soir, je passai la prendre à l'heure du dîner dans un palace des Champs-Élysées qu'elle habitait. Elle était prête, mais me pria de patienter un peu. Elle attendait quelqu'un.

Nous bavardions dans sa chambre, lorsqu'on frappa à la porte. Elle se leva, passa rapidement dans le petit salon.

J'entendis une voix d'homme, obséquieuse, une voix de fournisseur qui disait :

— Voilà, madame ; j'espère que vous serez satisfaite.

Mais la voix avait une qualité de rudesse, quelque chose de cassé, de rauque qui n'appartient pas à la corporation des commis de commerçants. Machinalement, je me levai et, sans le vouloir, je me trouvai devant une glace où se reflétait la scène du petit salon.

Mrs S... recevait des mains de l'homme une boîte et lui remettait de l'argent. Le tout n'avait rien de très naturel. Je fus pour- tant stupéfait. Je commençais déjà à être habitué à la faune de Montmartre, et cet homme, je le reconnaissais. C'était un vague souteneur que j'avais vu plusieurs fois dans des bars de la rue Fontaine. Il était là correct, un peu raidi, avec du linge blanc et un sourire commercial.

Il partit. Mon amie revint dans la chambre, mit le plus naturellement du monde



Une sorte de plaisir littéraire, assez vulgaire, m'attirait alors dans les bars de la rue Fontaine où je m'efforçais de faire la connaissance des gens du « milieu ».



Combien de femmes vivent sous la domination tyrannique de la drogue !

Pendant un certain temps, Gauchet (ci-contre) avait été son rabatteur.

la boîte dans un tiroir de sa coiffeuse et passa dans sa salle de bains pour vérifier sa coiffure ou son maquillage.

Je n'y pus tenir. J'ouvris rapidement le tiroir, puis la boîte de carton. Il y avait à l'intérieur, sur un lit d'ouate, cinq ou six tubes de verre, cachetés, d'une apparence modestement pharmaceutique, remplis de poudre blanche. Je voyais la coco pour la seconde fois. Je restai stupide quelques secondes, assez pour que Mrs S... revienne et surprenne mon indiscretion. Je refermai le tiroir et me retournai. A deux mètres, elle me regardait.

Sans m'excuser, avec assez de brusquerie, je lui expliquai comment j'avais reconnu son étrange fournisseur et que j'avais été poussé à vérifier mon soupçon.

Elle ne répondit pas. Nous nous regardâmes sans un mot une longue minute. A la fin, je vis qu'elle avait les yeux pleins de larmes. Puis elle essaya de sourire :

— Vous voyez, dit-elle, je ne sors presque pas ; je n'ai pas d'amants. Je mène la vie la plus bourgeoise, la plus digne, en apparence, qui soit. Seulement, je ne pourrais pas plus me passer de cette chose que de manger... Moins même. Déjà, j'ai la cloison du nez rongée par la cocaïne ; on a dû m'opérer deux fois déjà. J'ai essayé de me désintoxiquer ; j'ai été reprise chaque fois. Je suis incurable. Mon médecin, qui est optimiste, me donne pour deux ans de vie.

Alors, seulement, je songai à lui demander pardon.

Encore quelque temps après, Bringuier m'emmena avec lui, une nuit, dans divers bars où il poursuivait des recherches dont il ne me donnait pas le détail et qui restaient assez mystérieuses pour moi. Et à la fin, dans un tout petit café, d'apparence paisible, de la rue Frochot. Nous entrâmes dans une arrière-salle où une seule table était occupée par plusieurs hommes et une femme. Nous nous assimes assez loin d'eux, mais, au bout d'un moment, la femme vint nous rejoindre. Mon camarade, qui paraissait la connaître assez bien, nous présenta vaguement et se mit à parler à mi-voix. Ne voulant pas avoir l'air d'écouter, je m'intéressai à la table qu'avait quittée notre nouvelle compagne. Les hommes avaient l'air de discuter furieusement. Puis l'un d'eux mit une main dans sa poche, se leva, repoussa sa chaise et fit un pas vers nous. La femme avait vu le geste. Elle fit un véritable bond jusqu'à lui, lui prit les bras, lui parla dans la figure. Cela dura une bonne minute. A côté de moi, B..., le visage tendu, guettait les réflexes de l'homme debout. A la fin, tout parut se calmer et la femme reconduisit le furieux jusqu'à sa place.

Nous sortîmes. Dans la rue, mon ami eut un petit rire nerveux :

— Excusez-moi de vous avoir entraîné dans cette manière de traquenard. Ce sont des trafiquants de drogue et ils n'aiment pas beaucoup voir les journalistes jusque dans leurs lieux de rendez-vous. Sans la fille, nous aurions fort bien pu recevoir quelques coups de revolver.

Cette fois, pour ma troisième expérience, j'avais vu en face l'organisation.

■ ■ ■

Depuis, j'ai pénétré plus avant dans les mystères de la secte. J'ai vu, dans Montmartre, jouer tous les rouages, depuis les gros marchands qui reçoivent directement la coco d'Allemagne dans des manches à balais creux ou dans des poupées de porcelaine, qui ont des appartements à l'Étoile et des voitures de deux cent mille francs, jusqu'aux revendeurs qui vont porter la drogue à domicile, chez leurs clients attirés, à dates fixes. Puis jusqu'aux détaillants à la sauvette, épars dans les boîtes de nuit, à qui les barmen rabattent des amateurs, qui prennent la commande entre deux portos, courent chercher la poudre dans une arrière-boutique où un demi-grossiste attend en permanence et glissent le petit paquet blanc dans la paume du client en lui serrant la main, ou, si c'est une femme, en dansant. Sur dix prostituées du trottoir, à peu près la moitié fait ce métier-là.

Enfin, jusqu'au chasseur du dancing qui met, presque en insistant, des paquets de drogue dans la poche des Américains ivres, au petit matin. Heureusement, cette drogue-là, largement mélangée de bicarbonate, n'est pas bien dangereuse.

Et, parmi d'autres trafiquants, j'avais vu un des plus importants, cet Hartert, Riton.

Ce qui le sauvait, c'est qu'il menait une existence simple, qu'il ne buvait pas, que les femmes n'avaient pas de pouvoir sur lui, qu'il ne parlait jamais. Il avait un petit appartement rue Bucq et il ne descendait dans les carrefours de la fièvre, Fontaine, Pigalle Douai, qu'après minuit, pour diriger le travail de ses rabatteurs et de ses revendeurs.

Il y a deux ans, il avait eu pour commis, un moment, Georges Gauchet et il dut même venir témoigner aux assises, au moment de la condamnation à mort de l'enfant gâté et perdu.

La police le connaissait et le guettait depuis longtemps, mais il avait réussi à se tirer des plus périlleuses situations. Un jour de l'an passé, poursuivi en auto, il avait tirailonné sur les inspecteurs à coups de revolver et s'était échappé. Il fallait une preuve pour l'arrêter.

Trahi par un de ses rabatteurs, il a été attiré dans une souricière l'autre jour et arrêté par les fameux spécialistes. Martin, Metra et Moretti, de la brigade mondaine que dirige le commissaire Priollet.

Contrairement à son habitude, Riton avait de la coco sur lui. Cette fois, il est perdu. Il a la main dans l'engrenage qui ne le lâchera plus.

A Montmartre, ses commis, désorientés, se concertent, se reprennent, songent à choisir un autre chef. Il n'est pas encore temps pour les gens de M. Priollet de prendre des vacances.

F. DUPIN.



LE CRIME

I. — L'histoire des crimes et des peines. — Le talion, primitive sanction. — Les lois de Moïse. — Chez les Hébreux : le tympanum, la tour de cendres, la crucifixion.

L'HISTOIRE des peines successivement instituée le long des âges, pour réprimer chaque sorte de crime, fait partie intégrante de l'histoire humaine, et reflète l'état d'esprit des civilisations qui ont, depuis l'antiquité, précédé la nôtre.

A chaque évolution sociale correspond une nouvelle façon d'envisager le degré de culpabilité d'un même acte et quelle pénalité doit le frapper. Ce qui fut à une époque crime capital et, comme tel, puni de supplices horribles est, à une autre époque simple délit encourrant de très légères peines, ou bien même action peut-être mauvaise au point de vue moral mais ne tombant pas sous le coup de la loi ; ainsi la magie, le blasphème, l'adultère, les perversions sexuelles.

Il faut reconnaître d'ailleurs avec tristesse que le degré de civilisation même avancée dont, à d'autres points de vue, jouissaient certains peuples ne les empêchait pas de se plier aux plus affreuses (et parfois aux plus bizarres) institutions pénales, soit léguées par la tradition, soit nouvelles et plus affreuses encore que la tradition. C'est comme une tache de sang sur la face des sociétés passées. Et je ne veux pas dire un passé bien lointain. Dans toutes les grandes nations d'Europe, il faut attendre la fin du dix-huitième siècle pour voir disparaître des lois criminelles la plus sauvage cruauté, l'arbitraire, l'inégalité de la peine selon le rang social des coupables et son extension à la famille innocente de ceux-ci.

La rigueur nécessaire dans la répression du crime, indispensable à l'ordre social, ne veut pas dire férocité dans le châtiment ; le droit de défense légitime des collectivités humaines (qui va si l'on veut jusqu'à la peine de mort) ne veut pas dire droit de vengeance impitoyable, aveugle, prolongée en raffinements savamment étudiés, en sorte que la justice perd toute majesté, toute mesure et devient plus inhumaine que le crime même qu'elle doit châtier.

Il a fallu bien des siècles pour que cela soit compris et pour que la férocité innée au cœur de l'homme ne se reflète plus dans ses lois. Il est évident que les ébauches de sociétés primitives devaient, pour subsister, pour s'affirmer, être maintenues par le législateur dans une armature de fer. Il est évident que les peuples rudes et grossiers d'autrefois avaient besoin, pour tenir en bride leurs instincts sanguinaires, d'avoir la peur de châtiements rigoureux, mais, — autre constatation triste, voisine de la précédente, — ce n'est pas toujours aux époques les plus reculées que l'on trouve édictées les lois les plus inhumaines, et les coutumes des barbaries sont souvent moins cruelles que les institutions des civilisations. Nous le verrons.

■ ■ ■

La première peine antérieure à toute législation et commune à tous les peuples primitifs est celle du talion. Elle est aussi vieille que le monde et constitue la première conception de justice qui ait émané du cœur humain. Moïse l'établit en termes précis ; la Grèce, aux temps héroïques, n'avait guère d'autre institution pénale ; on la trouve en Egypte, dans le Code indien, dans le Coran et dans la loi des Douze Tables, ainsi du reste que dans les lois religieuses. Saint-Augustin en fait l'apologie. En dehors du peuple hébreu, dont nous allons parler, les peuples de haute antiquité qui eurent des coutumes et des lois pénales, soit traditionnelles, soit écrites, furent les Indiens, les Perses et les Egyptiens.

Dans les grands empires de l'A-

A TRAVERS LES AGES

sie, établis par la force des armes, la loi unique était la volonté du chef conquérant et le droit de punir une conséquence de sa domination absolue. Chez les Mongols, par exemple, lorsqu'un individu en prenait un autre par les cheveux il était châtié, non pour lui avoir fait du mal, mais parce que les cheveux appartenaient au roi.

Les lois de Moïse semblent bien être les plus anciennes de toutes. Elles sont très dures, mais non point inhumaines, comme tant d'autres législations antiques. Elles prodiguent la peine de mort, mais respectent les droits de la femme, protègent les esclaves, défendent les faibles. L'inégalité de la peine (qu'on trouve partout ailleurs et jusqu'aux temps modernes), selon le rang ou la fortune du coupable, n'y est nulle part instituée. Elles ne mentionnent pas la torture et le coupable répond seul de son crime. Il ne peut en aucun cas se racheter à prix d'argent. Enfin, un seul témoin ne peut faire preuve.

« Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, plaie pour plaie, meurtrissure pour meurtrissure », telles sont les prescriptions de la loi du talion qui doivent être prises au pied et à la lettre. C'est l'offense, s'il le peut, qui tire satisfaction de l'offense. Si la victime a péri, c'est à un parent, le vengeur du sang, le *goël*, qu'est remis le soin de l'exécution. Les tribunaux siégeaient aux portes de la ville. Les anciens de la tribu les composaient, assistés de disciples et de gardes armés de fouets et de bâtons.

L'accusé reconnu coupable était conduit au lieu de l'exécution, toujours hors la ville. On lui faisait boire un breuvage enivrant, vin et myrrhe, destiné à engourdir ses souffrances. (C'est ce breuvage que, selon Saint Marc, Jésus repoussa sur la croix.) Puis on le livrait aux parents de la victime qui le mettaient à mort selon leur bon plaisir.

Certains crimes, l'idolâtrie, le blasphème, l'infraction aux préceptes religieux, étaient punis de la lapidation pratiquée par le peuple. Mais, dans la plupart des cas, c'étaient des soldats qui procédaient à l'exécution. Ce furent des soldats qui, sous Josué, décapitèrent les cinq rois de Chanaan. Ce fut un garde d'Hérode qui décapita Saint Jean-Baptiste dans sa prison. Le Christ fut mis à mort par des soldats.

La peine de mort chez les Hébreux était appliquée de quatre façons principales : la strangulation, le feu, la lapidation, la décapitation par l'épée. Ce dernier mode d'exécution était considéré, à l'inverse des temps modernes, comme le plus ignominieux de tous.

Pour la strangulation, le condamné était agenouillé dans du fumier et étranglé par un linge roulé que tiraient deux hommes. D'autres fois il était pendu, ou bien vivant ou bien après la mise à mort.

La peine du feu avait deux formes. Dans la plus horrible, on étranglait à demi le condamné afin qu'il ouvre la bouche où on coulait du plomb fondu. Dans l'autre, c'était simplement le bûcher. Celui qui, après avoir épousé la mère, épousait la fille subissait ce supplice selon la loi de Moïse qui mentionnait expressément le cas.

La décapitation par l'épée était fréquente. Pour ne citer qu'un

seul exemple, Abimélech, fils de Gédéon, fait décapiter ses soixante-dix frères sur la même pierre.

Mais bien d'autres supplices non ordonnés par la loi de Moïse furent introduits chez les Hébreux par les peuples qui les asservirent et qui avaient les plus atroces habitudes de cruauté. Citons-en quelques-uns, des plus simples aux plus raffinés. Certains condamnés étaient précipités du haut d'un rocher ; d'autres pénétraient sous le bâton (supplice désigné sous le nom de *tympanum* et qu'Antiochus fit infliger au saint homme Eléazar) ; d'autres étaient écrasés sous les pieds des éléphants, sous des chariots armés de pointes de fer ; d'autres encore étaient sciés en deux ou bien brûlés au ventre jusqu'à la mort avec des torches ardentes. Et pour couronner ce tableau d'horreurs nous avons le martyr des sept Macchabées, ordonné encore par Antiochus, et où se déploient tous les raffinements de la férocité syrienne avec ses engins de torture compliqués savamment : roues garnies de pointes aiguës, griffes pour arracher la peau, machines à briser les articulations...

Un supplice singulier, mentionné par l'Ecriture, consistait à précipiter les condamnés dans une tour pleine de cendres où ils périssaient. Cette façon de mettre à mort n'était pas d'origine juive, mais persane. Il était, selon certains récits, le sinistre fruit de l'imagination fertile et barbare du despote Darius II. Celui-ci, élevé au pouvoir par des conspirateurs qui assassinèrent les mages qui régnaient avant lui, redouta bientôt ceux qui lui avaient donné la couronne et voulut se débarrasser d'eux. Mais il avait solennellement juré de n'attenter à leur vie ni par le fer, ni par le feu, ni par la faim, ni par le poison, ni par aucune sorte de violence... Que faire pour les mettre à mort sans manquer à son serment ? Il chercha et trouva. Il fit remplir de cendres une tour haute et profonde dont une poutre traversait le sommet. Puis il invita les conspirateurs à un festin, les gorgées de nourriture, de vins capiteux et les fit placer, ivres et sommeillants, sur la poutre d'où bientôt ils roulerent d'eux-mêmes dans la cendre qui les ensevelit, les étouffant. Darius était débarrassé d'eux, mais il avait tenu sa parole...

■ ■ ■

Il me reste à vous parler du supplice de la croix.

La coutume de crucifier des hommes vivants remonte à la plus haute antiquité et fut pratiquée par la plupart des peuples anciens. On la trouve en Syrie, en Egypte, chez les Carthaginois, chez les Perses, chez les Grecs, chez les Phéniciens à qui les Romains l'empruntèrent et cela avec tant d'ardeur que le bon Titus, surnommé « les délices du genre humain », pendant le siège de Jérusalem, faisait poursuivre ceux que la famine chassait de la ville et les faisait crucifier au nombre de cinq cents par jour, en sorte que bientôt le bois manqua pour faire les croix et le terrain pour les planter. Les Romains crucifiaient même les femmes ; ils crucifiaient aussi les animaux, notamment des lions, autour des villes d'Afrique, afin de faire peur aux autres lions et de les éloigner par la crainte d'un semblable supplice.

La croix était partout le supplice des esclaves et des pires criminels, et c'est pour cela qu'il fut choisi par Jésus-Christ. Les croix étaient de formes diverses. Les plus anciennes étaient un simple pieu où les condamnés étaient attachés les pieds joints et les mains

D'autres supplices étaient plongés dans un récipient d'eau bouillante

De nombreux supplices, non ordonnés par la loi de Moïse, furent introduits chez les Hébreux par les peuples qui les asservirent. Certains condamnés étaient ainsi jetés sous les pieds des éléphants, qui les écrasaient



C'est à une croix en X, à laquelle il donna son nom, que Saint-André fut solidement attaché avec des cordes.



Quelquefois, mais plus rarement, le patient était crucifié la tête en bas, comme ce fut le cas pour Saint-Pierre.



élevées au-dessus de la tête et rejointes. Certaines croix étaient en forme de T, d'autres d'Y, d'autres enfin en forme d'X. C'est à une croix en X que Saint André fut attaché et il lui donna son nom. Il n'y était pas cloué mais lié de cordes, comme cela se pratiquait parfois pour prolonger l'agonie du patient. Saint André attendit la mort trois jours.

Mais la forme la plus ordinaire de la croix était celle que vénère la chrétienté : un poteau coupé d'une traverse.

Certains auteurs prétendent qu'au-dessous du crucifié il y avait une saillie où ses pieds reposaient. D'autres le nient et disent que le patient était à cheval sur une cheville fixée à mi-hauteur de la croix. On n'est pas mieux fixé sur le nombre de clous : trois ou quatre ; il y en avait un pour chaque main nécessairement, mais il semble que parfois on juxtaposait les pieds, ce qui nécessitait deux clous, et que parfois on les superposait, ce qui en demandait un seul. Quelquefois le patient était crucifié la tête en bas, comme ce fut le cas pour Saint Pierre, ou bien sur une croix basse placée dans un lieu désert pour qu'il devint la proie des bêtes féroces. Chez les Carthaginois, les Egyptiens et les Perses, on le torturait avant la mise en croix.

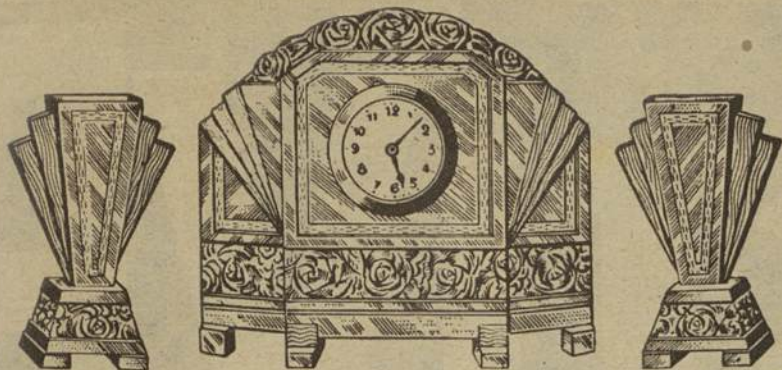
L'étrange et légendaire Pénitence d'Adam, qui est un épisode du Saint-Graal, dit que la croix qui supporta Jésus-Christ fut faite avec les branches d'un grand arbre provenant d'un rameau de l'Arbre du Bien et du Mal qu'Eve chassée du Paradis terrestre avait emporté et planté en terre... Symbole éternel du sacrifice rachetant la faute...

(A suivre.)

Frédéric BOUTET.



PRIME AUX LECTEURS



Une pendulette moderne, art nouveau, en véritable marbre reconstitué, chef-d'œuvre de l'horlogerie française, mouvement garanti 3 ans, est cédée à titre de prime aux lecteurs de ce journal au prix exceptionnel de

59 fr.

Il n'est accordé qu'une seule prime par lecteur avec interdiction d'utiliser cette prime pour en faire du commerce

AUCUN PAIEMENT D'AVANCE

Tout n'est payable qu'à la réception et après complète satisfaction. Découpez ce bon et adressez-le aujourd'hui même avec votre commande à LA PROPAGANDE (Service des Primes), 51, rue du Rocher - Paris (8°)

634

CECI INTÉRESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, placée sous le haut patronage de plusieurs Ministères et Sous-Secrétariats d'État, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 43.602: Classes primaires complètes; certificat d'études, brevets, C. A. P., professorats, inspection primaire.

Broch. 43.608: Classes secondaires complètes; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 43.614: Carrières administratives.

Broch. 43.620: Emplois réservés.

Broch. 43.626: Toutes les grandes écoles.

Broch. 43.632: Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités: électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie.

Broch. 43.638: Carrières de l'Agriculture métropolitaine et de l'Agriculture coloniale.

Broch. 43.644: Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres). Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 43.650: Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.

Broch. 43.656: Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 43.662: Marine marchande.

Broch. 43.668: Solfège, chant, piano, violon, flûte, saxophone, accordéon, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 43.674: Arts du dessin (cours universel de dessin, illustration, caricature, composition décorative, dessin de figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 43.680: Les métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, couturière, vendeuse, vendeuse-retoucheuse, représentante, modiste, modéliste, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats libres et officiels).

Broch. 43.686: Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats; éloquence usuelle.

Broch. 43.692: Carrières du Cinéma.

Broch. 43.698: Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, Bd Exelmans, Paris (16°), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

LA MALCHANCE est vaincue par l'Astrologie

HOROSCOPE GRATUIT

La réputation du Professeur DJEMARO, Astrologue Scientifique, n'est plus à faire, ses conseils et révélations sont universellement appréciés, sa faculté de lire la vie humaine est surprenante, et les pouvoirs de son merveilleux talisman en métal radio-actif sont prodigieux.

Il a décidé, durant son séjour, en France, de venir en aide à ceux qui souffrent, de les guider dans la vie, d'être pour eux un ami sincère et prévoyant, d'améliorer leur destinée par sa clairvoyance et sa sagacité.

Vous qui avez des peines, des soucis, de la malchance, n'attendez pas qu'il soit trop tard, demandez l'esquisse de votre vie que vous recevrez, sous pli cacheté et discret, sous vos nom, prénoms (si vous êtes Madame, ajoutez votre nom de demoiselle), DATE DE NAISSANCE exacte, adresse et, si vous voulez, joignez 2 fr. en timbres-poste pour frais d'écritures.

Professeur DJEMARO, service VN.

17, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine).

AVEZ-VOUS ?
Bourrelets disgracieux
Manches trop fortes
Chevilles trop grosses
Double menton, etc.

SANS DROGUES
nuisibles à la santé, vous retrouverez attaches fines et ligne pure

Echantillon et notice gratuits

LABORATOIRES N. CHRYSIS

18, Rue de la Michodière, Paris

STUPÉFIANTE

seront les réponses données à n'importe quel sujet vous intéressant, grâce à ma nouvelle méthode scientifique et astrologique. Env. date naiss., nom, prén., et 5 frs pr frais. Mme LEROY, 6, rue Jacques-Mavas, Paris, XV°.

VOTRE AVENIR DÉVOILÉ

Une mystérieuse et célèbre voyante astrologue connue dans le monde entier, est actuellement à Paris. Ses révélations sont extraordinaires. Elle guide, conseille, dévoile TOUT. Facilité aussi amour, mariage. Écrivez-lui de suite à Mme AS. BUICK, 11, rue Sauval, Paris (10°) avec votre date naissance, prénoms, et 5 francs.

VOYANTE Voulez-vous être forts, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD**, 78, Avenue des Ternes, Paris (17°), cour 3° étage. De 1 h. à 7 h.

MARTHA MARY VOYANTE: Trans. pensée. Fixe date év. p. lect. d. sable et crist. l à 7 h. sauf L. 70, r. Piziercourt (20°) 5° et. Mét.: Pl. d. Fêtes. P. cor. 20 f. 50.

Mme LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1° r. gauche, PARIS (Étoile).

ON DEMANDE

Messieurs et Dames, sachant lire et écrire, désireux de consacrer une partie de leurs loisirs pour

GAGNER DE L'ARGENT.

Aucune connaissance nécessaire. Nous fournissons toutes instructions utiles. Retournez-nous cette annonce accompagnée de deux francs en timbres-postes pour frais d'échantillons et instructions.

OGUR - DIFFUSION

MORTEAU, près Besançon (Doubs)

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

TRAVAUX DE CORRESPONDANCE A DOMICILE Ecr.: AMI DU FOYER à SAINT-DENIS (Sne) J. Timb.

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5° jour. Écrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

Concours France sans diplôme: 21 Novembre 1932. Age: 23 à 30 plus serv. mil. Commissaire police ou Inspecteur police en Algérie sur les

CHEMINS de FER

Traitements: 30.000 à 75.000 francs. École Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7°.

SPORTIFS

Ce Chronographe en bracelet ou en montre de poche au choix, vous permet d'avoir l'heure exacte, de prendre le temps au 1/5° de sec. Garanti 6 ans. Envoi contre remboursement

30. Antimagnétique 35. Prime à tout acheteur: un super

-be briquet semi-automatique, valeur commerciale: 20. ou

bague or contrôlée. Bracelet-montre, plaqué or ou

argent: 30. Fab. EVLYNDA - Morteau près Besançon

Dépôt à Paris: 75, Rue Lafayette

Vente directe du fabricant aux particuliers

Prix franco de douane. Fr. 40.- Fr. 37.- Fr. 60.-

100.000 clients par an - 20.000 lettres de remerciements

Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.

Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

AVIS

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours

de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX°) - Trinité 85-18

9 volumes in-4° reliés.
15 MOIS DE CRÉDIT



Rien à payer d'avance

pour recevoir au complet la magnifique

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

PAR **GABRIEL HANOTAUX**

de l'Académie Française, Ancien Ministre des Affaires Étrangères.

La Guerre de 1914 à 1918, dans le monde entier, sur tous les fronts et sous toutes les formes, sur terre, sur mer, dans les airs et sous les flots.

TOUS CEUX QUI ONT VÉCU LES HEURES EFFROYABLES DE LA GUERRE VOU-DRONT POSSÉDER DANS LEUR BIBLIOTHÈQUE UN OUVRAGE QUI RETRACE TOUTES LES PÉRIPIÉTIES DU PLUS FORMIDABLE DRAME QUE L'HISTOIRE AIT ENREGISTRÉ

A BON D'AMMENT illustré, complété par de nombreuses cartes claires et précises, ce splendide ouvrage, ENTièrement achevé et LIVRABLE IMMÉDIATEMENT, est une œuvre considérable qui permet enfin à chacun de VOIR et de COMPRENDRE la Guerre Mondiale.

La seule Histoire de la Guerre qui soit l'œuvre d'un véritable historien.

NEUF beaux volumes (0m25 x 0m32, luxueusement reliés vert-amine, attributs or aux dos, têtes dorées): **60 fr.**

PRIN: 900 fr., réglables par mensualités de au comptant: 850 fr. (f° en France et Afrique du Nord).

2.146 ILLUSTRATIONS
CARTES — PORTRAITS

NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE



BULLETIN à envoyer copié ou signé

à

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ

35, rue Madame, Paris-6°

Veuillez m'adresser (franco en France) l'Histoire de la Guerre de 1914, de G. HANOTAUX, 9 vol. reliés, 900 fr., que je paierai 60 fr. par mois, ou au comptant 850 fr. et joints ou contre remboursement.

Nom _____

Profession _____

Domicile _____

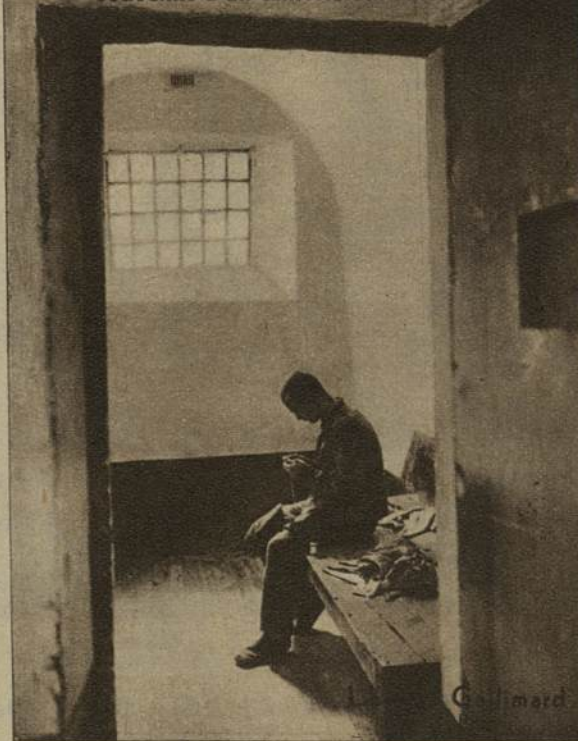
SIGNATURE: _____

Voici un livre
qui paraîtra fin Septembre
et obtiendra le plus grand succès

nrf JACK BLACK

RIEN A FAIRE

Souvenirs d'un cambrioleur américain



L'art du cambriolage

Vingt ans d'expérience racontés avec la plus souriante bonne humeur.

Le premier hebdomadaire des faits-divers

5^e Année - N° 204

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

22 Septembre 1932

DÉTECTIVE

L'ogresse du Quercy



Sous la domination tyrannique d'Auguste Jarguel, qui ne voulait pas de bâtards, sa belle-sœur, Camille Tournier, fit sauvagement disparaître les sept enfants qu'elle prétend avoir eus avec lui.

(Lire, pages 8 et 9, le pathétique reportage de notre envoyé spécial Henri Danjou.)

AU SOMMAIRE (L'Office des disparus, par M. S. — De la volupté à la mort, par M. Lecoq. — Le camp des rebelles, par J. Barraud. — Le viol, par Jean DE CE NUMÉRO (Vildrac. — Vengeance jaune, par L. Palauqui. — Le Maître de la drogue, par F. Dupin. — Le crime à travers les âges, par Frédéric Boutet.